

Un entretien avec Angeles Alonso Espinosa

# LES LETTRES *françaises*

Fondateurs : Jacques Decour (1910-1942), fusillé par les nazis, et Jean Paulhan (1884-1968).

Directeurs : Claude Morgan (1942-1953), Louis Aragon (1953-1972), Jean Ristat.



**Steve Reich**

par Franck Mallet  
et lui-même

**Jules Verne**

par Jean Ristat

**Jack Kerouac**

par Jean-Pierre Han  
et Gérard-Georges Lemaire

Photographie de Tiery B.

*Les Lettres françaises* du 4 juillet 2012. Nouvelle série n° 95.

[www.les-lettres-francaises.fr](http://www.les-lettres-francaises.fr)

# Steve Reich, un musicien des temps modernes

Steve Reich est l'incarnation du génie typiquement américain, qui brasse les genres et les styles, et où s'illustrèrent ses augustes aînés : Charles Ives, George Gershwin ou Leonard Bernstein. Dans sa jeunesse, il est tout autant impressionné par le chant d'Ella Fitzgerald et d'Alfred Deller que par l'architecture chez Bach – qu'il vénère –, le traitement du rythme chez Stravinsky, la révolution harmonique de Debussy et le jazz de Miles Davis ou John Coltrane. Batteur passé à la composition, il se passionne pour les percussions du Ghana et de Bali. Au tournant des années soixante-dix, ses premières partitions s'inscrivent dans un courant minimaliste qui s'oppose au néoclassicisme en vogue comme à l'austérité du sérialisme : *It's gonna rain*, *Come out*, *Piano phase*, *Four organs*. Après s'être appuyé sur le déphasage progressif de brèves cellules mélodiques (pour voix ou effectif restreint), il intensifie les rapports de timbres au sein d'ensembles plus étoffés – son œuvre développe alors une harmonie claire, d'une appréhension plus immédiate pour l'auditeur, qui peut suivre en permanence les éléments rythmiques et harmoniques, leur transformation, leur métamorphose : *Musique pour 18 musiciens*, *Tehillim*, *The Desert Music*. Tournée vers la transcendance et prenant une tournure incantatoire, sa musique dégage une profonde jubilation, malgré des thèmes parfois graves, tirés de l'actualité : *Different Trains*, *The Cave*, *Three Tales*, *Daniel Variations*.

Si, à ses débuts, il éprouve la nécessité de créer son propre ensemble afin d'obtenir une exécution optimale de ses partitions – Steve Reich (percussions et ou piano) and Musicians –, dès la fin des années soixante-dix, des formations européennes adoptent sa musique et offrent désormais de nouvelles interprétations, approuvées par le compositeur : de l'Ensemble Modern à l'Intercontemporain, d'Ictus au London Symphony Orchestra. Avec *Different Trains* et *City Life*, où est utilisé de façon originale le clavier échantillonneur (jusqu'à réservé à la pop), il capte de nouveaux auditeurs. Ainsi devient-il une figure tutélaire et libératrice pour la génération de compositeurs d'après 68 (que l'on songe aux

François Régis Campo, Thierry Pécou, François Ribac ou François Narboni, ou aux Américains David Lang, Julia Wolfe et Michael Gordon), ainsi qu'une des sources d'inspiration des scènes techno et électro – pour preuve, l'album *Reich Remixed*, en 1999.

Contrairement à une idée tenace, parler de la réalité n'a jamais préoccupé les artistes – même si aujourd'hui toute « œuvre » s'enrobe d'une justification sociale ou politique... Combien sont-ils à trouver le recul, la distance, la hauteur de vue nécessaires ? Steve Reich est de ceux-là. À la suite de *Different Trains* (1988), *The Cave* (1993) et *Daniel Variations* (2006), son récent *WTC 9/11* témoignait sur certaines réalités historiques et politiques liées à la judaïté du compositeur. Reprenant ce procédé si original d'utiliser des sons enregistrés (voix et bruits) harmonisés avec les cordes d'un quatuor, *WTC 9/11* (créé le 30 avril 2011, à New York) évoque la tragédie du Lincoln Center et ses 3000 victimes. Dix ans après l'attentat, cette brève partition en trois mouvements associe au soyeux des cordes les voix de proches du compositeur présents à Manhattan, celles de contrôleurs aériens, d'un pompier et d'un ambulancier, mais aussi celles d'un violoncelliste et d'un cantor récitant la prière des morts. Par sa volonté de suggérer en excluant toute sentimentalité, *WTC 9/11* est une œuvre poignante sur l'irréparable, dont l'effet « coup de poing » rappelle la « Gebrauchsmusik » (« musique utilitaire ») chère à l'avant-garde germanique des années vingt – Kurt Weill, Paul Hindemith, Ernst Krenek.

Qu'il associe de manière inédite un instrument au mouvement de la voix parlée, ou au rythme lancinant d'un train (*Different Trains*), qu'il exploite le flot d'images télévisées pour les détourner et créer un nouveau théâtre musical enrichi de sources documentaires enregistrées en vidéo (avec *Beryl Korot*, *The Cave* et *Three Tales*), Steve Reich instaure une distance poétique par rapport à l'histoire. Le lyrisme de sa dramaturgie suggère un envoiement cinématographique, un quotidien transcendé.

Franck Mallet

## DISCOGRAPHIE - CONCERTS

### 7 CD

- *WTC 9/11* (2010) Mallet Quartet (2009) *Dance Patterns* (2002), Kronos Quartet, So Percussion, The Steve Reich Ens. Nonesuch 7559-79645-7 (Warner, 2011).
- *Three Movements* (1986) *The Desert Music* (1984), Chorus sine nomine, Tonkünstler-Orchester Niederösterreich, dir. Kristjan Järvi, Chandos CHSA 5091 (Abeille, 2011).
- *Different Trains* (1988) + Barber, Quatuor : Crumb, Black Angels, Quatuor Diotima, Naïve V 5272 (2011)
- *Double Sextet* (2007) 2x5 (2008), Eighth Blackbird, Bang on a Can, Nonesuch 7559-79786-4 (Warner, 2010).
- *Music for 18 Musicians* (1976), Synergy Vocals, Ens. Modern, RCA-BMG 09026-68672-2 (Warner, 1999).
- *Proverb* (1995) *Nagoya Marimba* (1994) *City Life* (1995), Theatre of Voices, The Steve Reich Ens, dir. Paul Hillier, Bradley Lubman, Nonesuch 7559-79430-2 (Warner, 1996).
- *Drumming* (1971), Steve Reich and Musicians, Deutsche Grammophon 474 323-2 (Universal, 2003).

### Concerts

- 11 et 12 / 7 / 12 (Suisse, Lausanne) Drumming, We Spoke New Music Company O.
- 18, 19 et 20 / 7 / 12 (Royaume-Uni, Londres), 20 / 11 / 12 (Luxembourg, Grand Théâtre), Piano Phase, Come Out, Violin Phase, Clapping Music, Anne Teresa de Keermaeker / Rosas / Ens. Ictus.
- 11 / 8 / 12 (Allemagne, Lubbeck), 12 / 8 / 12 (Hambourg) City Life, Double Sextet, Ens. Modern.
- 17 / 11 / 12 (Belgique, Bruges), 29 et 30 / 11 / 12 (Portugal, Lisbonne), 5 et 6 / 12 / 12 (Allemagne, Cologne), 15 / 12 / 12 (Hollande, Rotterdam), 20, 21 et 22 / 12 / 12 (Belgique, Anvers) Drumming, Anne Teresa de Keermaeker / Rosas / Ens. Ictu
- 2 / 3 / 13 (Allemagne), Three Tales, Synergy Vocals, Ens. Modern, dir. Sian Edwards
- 5 / 3 / 13 (Royaume-Uni, Londres) Radio Rewrite (création mondiale), London Sinfonietta.

## Propos et réflexions du compositeur

### La genèse de *Different Trains*

« Ne me demandez pas comment... mais ces voyages en train que je faisais, enfant, pour aller chez mes parents... Mon père à New York, ma mère à Los Angeles. Mon père, avocat à New York, et ma mère, chanteuse et parolière à Los Angeles. Ces voyages me sont revenus. J'ai repensé aux sons propres aux trains américains ainsi qu'à tous ces morceaux : *Coal Train*, *Night Train*, *Soul Train*, *Chattanooga Shoe Shine Boy*. Nous avons toute une tradition de musique de train, en jazz et en musique populaire ! À cette période de ma vie, j'étais partagé : quelle aventure de passer quatre jours dans un train ! Mais j'étais triste aussi de quitter l'un ou l'autre de mes parents, sachant qu'ils ne seraient plus jamais ensemble. Et puis, je me suis demandé : quand était-ce ? Ça s'est passé en quelles années ? Était-ce en 1937, 1938, 1939, 1940 ? Que se passait-il ailleurs, à ce moment-là ? Hitler était en train d'étendre son pouvoir sur le monde et mettait la main sur les juifs pour les envoyer d'abord près de Munich... à Dachau... puis en Pologne, où personne ne pouvait voir ce qui se passait. Alors je me suis dit... Je suis né à New York, mon train n'allait qu'à LA, mais j'ai

vu des photos, dont une du ghetto de Varsovie, celle de ce petit garçon de six ou sept ans, avec sa petite casquette et ses culottes courtes. Il me ressemblait, au même âge. Je me suis dit que si j'étais né à Paris, à Budapest ou à Rotterdam, je ne serais pas là. Voilà pour les différents trains. Ce n'est ni mon interprétation de l'Holocauste ni mon imagination. Je mets en scène des gens qui parlent de leur propre vie. Pendant qu'ils parlent, la musique est là. La même pour Virginia ou M. Davis. Si *Different Trains* fonctionne, ce que je crois, c'est parce que les réalités documentaire et musicale sont une seule et même chose. »

### L'interprétation idéale ?

« Par chance, il y a des gens dans le monde entier, particulièrement des jeunes, qui veulent jouer ma musique et la jouent vraiment bien. Mais je dois reconnaître qu'il y a quelque chose de spécial, un je-ne-sais-quoi, dans ce que les musiciens américains apportent. S'ils sont jeunes et américains, ils vont vraiment... Ils apportent leur énergie, de façon naturelle. C'est très important de ne pas être tendu, dans ma musique ou une autre. L'énergie qu'apporte le rythme est stimulante, notamment parce

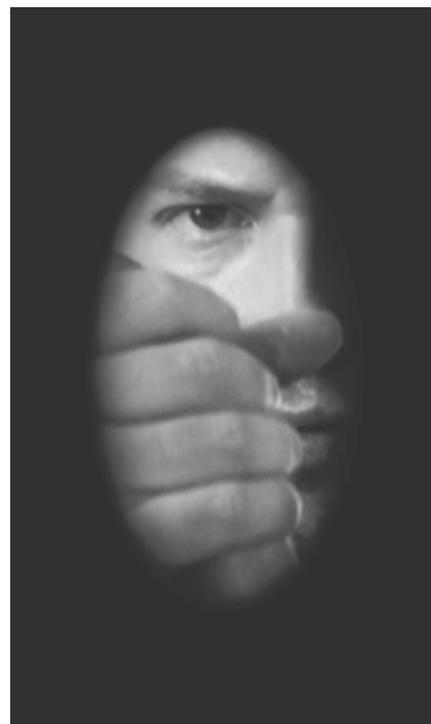
qu'elle provient de cette zone détendue (il montre son abdomen), une sorte d'épicentre. Sinon, on ne transmet pas le bon rythme, la bonne intention. »

### La valeur d'une œuvre ?

« La part essentielle d'une œuvre musicale est l'émotion qu'elle procure au musicien et au public. Mais c'est extrêmement difficile, voire impossible, d'en parler. On ne dit pas : "Je veux écrire une pièce émouvante." Ça ne veut rien dire... Quand on parle de musique, d'après mon expérience, il est plus utile de parler des techniques qui sont en jeu. Sachant, bien sûr, qu'elles sont sans aucune valeur si la musique n'est pas... Nous n'aurions pas cette discussion si, malgré les innovations techniques, je n'avais pas touché les gens. Comment savoir si ça marche ? Quand je compose, il se passe deux choses. Dans un premier temps, je me demande : est-ce que ça fonctionne, intellectuellement ? Est-ce que je ne peux vraiment pas faire mieux ? Et puis : ai-je envie de réécouter ? Si ça me plaît lundi, en sera-t-il de même mercredi ? Et mercredi prochain ? (rires) Si j'aime, peut-être que d'autres aimeront aussi. »

Entretien réalisé par

F.M.



Photographie de Tiery B.

# Jules Verne et ses masques

Il faut le savoir d'entrée de jeu : j'ai pour l'œuvre de Jules Verne une admiration qui, le temps passant, n'a fait que se renforcer. Je lui voue un véritable culte. Certes, je n'irai pas jusqu'à dire, comme Raymond Roussel : « *C'est Lui, et de beaucoup, le plus grand génie littéraire de tous les siècles: il "restera" quand tous les autres auteurs de notre époque seront oubliés depuis longtemps* », mais je ne suis pas loin de penser comme lui qu'il « *s'est élevé aux plus hautes cimes que puisse atteindre le verbe humain* ». Et comme Julien Gracq, dans *Lettrines*, « *je le vénère, un peu filialement. Je supporte mal qu'on me dise du mal de lui [...] Je le vois toujours comme un bloc que le temps patine sans l'effriter* ».

Aussi, la publication, dans la Bibliothèque de la Pléiade, de quatre grands romans – *les Enfants du capitaine Grant*, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, *l'Île mystérieuse* et *le Sphinx des glaces* – m'apparaît-elle comme une juste, et tardive, reconnaissance d'un génie littéraire jusqu'ici un peu méprisé – mis à l'écart, écrit Jean-Luc Steinmetz (directeur de cette édition), par ses pairs. Malgré ou à cause de son « *impressionnante renommée* » ? Aujourd'hui encore, il n'est pas certain qu'un tel choix ne paraisse « *répondre, en somme, à un "pourquoi pas" ? libéral prononcé avec une certaine indulgence condescendante, fort différente de la réelle légitimation souhaitée* », fait remarquer, non sans pertinence, Jean-Luc Steinmetz dans son excellente introduction. Seul Mallarmé dans sa chronique de *la Dernière Mode* d'octobre 1874 pointe le cas Verne – il a sans doute lu *le Voyage au centre de la terre*: il parle du « *très curieux Jules Verne* », expression que Marcel Moré, en 1960, reprendra comme titre de son fameux ouvrage. On n'oublie pas Proust et « *l'air attentif et fiévreux d'un enfant qui lit un roman de Jules Verne* », ou Sartre, dans *les Mots*, plus ambigu, qui préfère à Jules Verne, « *trop pondéré* », un certain Paul d'Ivoi. « *Mais, ajoute-t-il, quel que fût l'auteur, j'adorais les ouvrages de la collection "Hetzel" [...] Quand je les ouvrais, j'oubliais tout: était-ce lire? Non, mais mourir d'extase...* »

Je relisais, il y a peu, la petite étude que Jules Verne a consacrée à Edgar Allan Poe dont il souligne la place importante qu'il occupe dans l'histoire de l'imagination. « *Poe a créé un genre à part, ne procédant que de lui-même, et dont il me paraît avoir emporté le secret; on peut le dire chef de l'École de l'étrange; il a reculé les limites de l'impossible...* » Dans le même mouvement, j'ai pris connaissance de la postface dudit ouvrage, d'un certain Auriant, inconnu pour moi mais probablement contemporain de Verne et ami de Barbey d'Aurevilly. Son texte n'a d'autre intérêt – fort médiocre au demeurant – que de nous faire entrer dans les petites querelles littéraires de l'époque. Il affirme que Verne a découvert les traductions de Baudelaire des *Histoires extraordinaires* – ce titre n'est pas celui de Poe, *Tales* – grâce à Barbey... pour mieux condamner Verne « *fermé à tout cela [Poe et Baudelaire], n'étant ni poète ni artiste mais un écrivain médiocre dont le style était très négligé, pas serré du tout, au jugement d'Hetzel, son éditeur, qui s'évertua à le redresser et à le vivifier* ». Et d'ajouter « *qu'il compila, romança et vulgarisa les récits de voyages avec le même sans-gêne que le père Dumas...* ». Je cite, entre autres aneries, ces phrases, car elles font partie des idées reçues, aujourd'hui encore, sur l'écrivain Jules Verne. Ne dit-on pas que l'œuvre de Jules Verne n'a qu'une valeur romanesque ? Il lui manquerait « *le style* », « *la beauté de la forme* ». J'aime que Jean-Luc Steinmetz, fort habilement, règle leur compte aux petits esprits : chez Jules Verne, « *le souci littéraire [...] n'est pas négligé ni remis. Il ne vient pas en avant toutefois* ». Son analyse de l'écriture des *Voyages extraordinaires* « *qui emprunte les procédés de la presse périodique* » de l'époque, du français standard de la III<sup>e</sup> République, ce qu'on désigne par l'expression écriture neutre ou plate, montre qu'elle permet à Verne « *de susciter un plus-que-réel* », une « *sobriété magique par laquelle l'espace qui nous est imparté s'accroît, ouvrant le champ des possibles* ». On ne sait pas assez à quel point Jules Verne travaillait ses textes non seulement sur manuscrit mais aussi et surtout sur les épreuves pouvant atteindre le nombre – effarant pour un éditeur ! – de dix jeux...

Jules Verne auteur pour enfants et adolescents ? N'a-t-il pas pour éditeur Hetzel, celui du *Magazine d'éducation et de récréation* ? On le répète à l'envi, et la force de « *cette vérité d'évidence* » est telle qu'il nous faut encore aller, adultes, chercher en nous « *l'enfant qui sommeille* » pour lire ou relire Verne ! Marcel Moré s'insurgeait dans les années soixante contre la librairie Hachette rééditant certains romans de Jules Verne dans ses collections pour enfants et « *pratiquant des coupures sans que le lecteur en soit prévenu!* ». Il remarquait alors qu'aucune édition critique d'un *Voyage extraordinaire* n'avait été tentée. J'imagine sa joie à la lecture de cette édition de « *la Pléiade* » à laquelle, pionnier des études verniennes, il aura beaucoup contribué... Raymond Roussel n'avait sans doute pas tort lorsqu'il écrivait qu'il est aussi monstrueux de faire lire Verne aux enfants que « *de leur faire apprendre les Fables de La Fontaine, si profondes que déjà bien peu d'adultes sont aptes à les apprécier* ».



Photographie de Tiery B.

Pour Jean-Luc Steinmetz, ce qui « *intéresse Verne – comme Baudelaire – c'est l'inconnu. Il est un imaginaire qui se sert de la science comme d'un tremplin (d'un alibi) pour réaliser son rêve, celui de redire le monde à sa manière et d'entrer tout vivant dans l'impossible* ». Verne en effet avait d'abord, selon Hetzel, donné « *comme titre à son œuvre celui de Voyages dans les mondes connus et inconnus* ». Nous sommes donc bien loin de l'étiquette Jules Verne auteur de romans d'aventures et de science-fiction.

Jean-Luc Steinmetz a relevé à juste titre la méthode, ou le procédé d'écriture, de Jules Verne, proche de celle de Lautréamont : « *L'entretissage* » d'extraits de sources livresques : « *Lautréamont [...] empruntant aux Voyages et aventures du capitaine Hatteras son "anarnak groenlandais" et, à l'avance, puisant à une source dont Verne à son tour se servira pour la Jaganda.* »

N'oublions pas non plus que Jules Verne admirait non seulement Poe mais Hoffmann, Balzac, Dickens, Hugo. Il avait lu Dostoïevski, Nietzsche. Marcel Moré a montré l'influence de Villiers de l'Isle-Adam et de son *Ève future* sur Verne et l'élaboration du *Château des Carpathes*, mais aussi celle du *Voyage au centre de la terre* sur la dernière version du Claire Lenoir du même Villiers. Mais il y a, plus surprenant, la place tenue par Verne chez Huysmans. Huysmans a beau s'écrier « *et j'emmerde Verne* »... Chez Léon Bloy également, lecteur d'Huysmans et, en particulier, d'*En rade*, on trouve des traces du *Voyage au centre de la terre*. Dans son livre *le Désespéré*, Bloy parle de la pédagogie de l'abysses : cette expression fait écho à celle du professeur Lidenbrock s'adressant au jeune Axel dans le *Voyage au centre de la terre* : « *Regarde! Regarde bien! Il faut prendre des leçons d'abîme.* »

Moré n'en reste pas là. Il montre que Jules Verne et Nietzsche sont proches l'un de l'autre. « *Le romancier français semble avoir emprunté à la fin de sa vie plusieurs traits aux écrits du philosophe allemand.* » Et il fait du capitaine Nemo un précurseur de Zarathoustra, Nemo aux proportions surhumaines.

Je n'irai pas plus avant dans l'exposé des recherches de Marcel Moré. Je les évoque pour rappeler que Moré fut dans le domaine des études verniennes un précurseur. Il a contribué d'une manière décisive à la reconnaissance de Jules Verne comme écrivain porteur d'une vision du monde exprimée sous une forme mythique – arrêtons-nous un instant sur le mythe de la machine : les héros verniens inventent des machines. Nemo dit que « *l'électricité est l'âme de ses appareils mécaniques* ». Moré remarque que Nemo a quitté

sa femme pour faire construire *le Nautilus* et il ajoute que « *les autres inventeurs de machines des Voyages extraordinaires sont des célibataires* » : Schultze, Rodier et Camaret. Je pense, avec le sourire qui convient à ce genre de rapprochements, aux machines célibataires de Duchamp, par exemple. Cela nous renvoie à la misogynie profonde de Verne.

Quoi qu'il en soit, Moré pense que l'œuvre de Jules Verne est comme « *le dévoilement obscur du destin de l'homme, de ce destin qui pour s'accomplir fait un appel de plus en plus pressant à la machine* ». Moré considère même l'œuvre de Jules Verne comme une « *apocalypse de la science* » : *Vingt mille lieues sous les mers*, *l'Île mystérieuse*, *le Château des Carpathes*, *le Maître du monde* et *la Mission Barsac*.

« *Verne sans aucun doute mériterait une stricte écoute analytique* », écrit Jean-Luc Steinmetz. Sans doute. Il ajoute qu'« *une sorte de pudeur conseille de ne pas aller au-delà...* » Pourquoi ? Il faut s'en tenir au « *seul imaginaire, dit-il, rendre Jules Verne à un "imaginaire" dépourvu de ce dont Jung, Bachelard et Gilbert Durand le chargèrent* ». S'il a raison de se méfier des lectures analytiques des œuvres littéraires, la psychocritique comme on disait autrefois n'ayant produit, la plupart du temps, que des textes réducteurs, médiocres et somme toute sans intérêt, il me semble que Marcel Moré et son *Très Curieux Jules Verne* ne rentrent pas dans ce genre. Il étudie certes le problème du père dans l'œuvre de Jules Verne (comme il y eut le problème du père chez Hölderlin, etc.), mais ce n'est qu'un fil : l'ambition de Moré étant de ne pas se « *contenter de la révélation des pauvres secrets* » de l'auteur mais de le situer « *dans cette espèce d'immense dialogue que les génies d'une époque entretiennent entre eux et même avec ceux des époques précédentes* ». Idée qu'il développera dans un autre livre auquel personne ne se réfère – étrangement : *Nouvelles Explorations de Jules Verne*. Il y est question, entre autres sujets, de la musique et en particulier du wagnérisme et de l'anti-wagnérisme de Verne, du mythe de la machine, de Villiers de l'Isle-Adam, Huysmans et Léon Bloy devant les *Voyages extraordinaires*. Mais il y a un chapitre consacré aux oiseaux dans *les Enfants du capitaine Grant* qu'il qualifie de roman ornithologique : « *Avant de descendre à nouveau dans les couloirs, parfois fort obscurs, du labyrinthe vernien [...] laissons-nous charmer par les ébats des oiseaux de toutes sortes qui voltigent joyeusement dans les arbres autour de la porte d'entrée du mystérieux souterrain, prêtres l'oreille à leurs chants et à leurs cris [...]. Paganal se prend pour eux d'une telle passion qu'il va presque jusqu'à se croire l'un d'eux...* » Je signale au lecteur que Marcel Moré était un amateur de musique, passionné et fort averti. (Il faut lire son *le Dieu Mozart et le Monde des oiseaux* ainsi que *la Foudre de Dieu*.)

Une dernière remarque : le jeune Jules Verne a beaucoup écrit pour le théâtre : tragédies, comédies, livrets d'opérettes et d'opéras-comiques. Il collaborera avec un musicien, Alfred Hignard, et, pour *les Pailles rompues*, une pièce, « *spirituellement fantaisie* », en 1850, avec Dumas fils... Ses grands romans, adaptés pour la scène, connaîtront, pour la plupart, un extraordinaire succès – *Michel Strogoff* créé au Théâtre du Châtelet sera joué 386 fois de novembre 1880 à novembre 1881...

L'album *Jules Verne* dû à François Angelier est excellent. Riche d'une belle iconographie – ancienne et moderne –, il est un plaisir pour les yeux et une indispensable introduction à l'univers de Jules Verne (l'univers, écrit Patrick Grainville). François Angelier n'a pas oublié que « *à peine prononcé le nom [de Jules Verne] un phénomène étrange se produit: ce ne sont pas de mots [...] qui surgissent à la mémoire, mais des images [...] jumelage, seul de son espèce, d'un texte et de son illustration* ». Verne est né à Nantes. À Nantes comme tout le monde, François Angelier aussi... Le vaste monde, le monde, vous dis-je, Jules Verne en a fait le tour et Aragon, à qui je fais ici un clin d'œil, a colorisé les images en noir et blanc d'une édition Hetzel. Cet Aragon masqué en 1979, que François Angelier – ou un de ses invités – a comparé, dans une émission à France Culture, avec justesse à Fantômas. Pourquoi pas ? Verne aussi avançait masqué.

Jean Ristat

**Jules Verne, Voyages extraordinaires. l'Île mystérieuse, le Sphinx des glaces**, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Éditions Gallimard, Prix de lancement jusqu'au 31 décembre 2012, 45 euros.

**Les Enfants du capitaine Grant, Vingt Mille Lieues sous les mers**, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Gallimard, Prix de lancement jusqu'au 31 décembre 2012, 50 euros.

L'Album Jules Verne est offert par le libraire pour tout achat de trois volumes de la Pléiade.

**Le Très Curieux Jules Verne**, de Marcel Moré, éd. Gallimard, coll. « Le Promeneur », *Nouvelles explorations de Jules Verne*, Éditions Gallimard, 248 pages, 22,40 euros.

## CHRONIQUE POÉSIE DE FRANÇOISE HAN

## Chemins de vies

Le chemin de la vie n'est pas tracé tout entier à la naissance. Très tôt, il nous appartient de le creuser. Des deux livres que voici, l'un n'est pas aboutissement, mais maturité en marche, l'autre est commencement.

Dans la continuité de son œuvre, écrire, c'est, pour Marie-Claire Bancquart, célébrer la vie, de ses formes les plus ténues à ses manifestations les plus vastes. *Violente Vie* va jusqu'à faire violence à la langue pour donner présence aux premières: « je te merveille, je t'espérance », dit-elle à une herbe poussée par hasard sur son balcon. Le caillou a droit de falaise, c'est question d'attention de notre part. Mais il y a une violence anti-vie que le poème dénonce. Devant les ruines d'un mur édifié voici deux mille ans contre les Barbares et qui en évoque de plus récents, il déclare: *Nulle part on ne sentirait aussi fort / qu'il fait / partout anti-homme parmi les hommes.*

L'écrivain, l'artiste à le bonheur, par un geste créateur, d'ouvrir des espaces. D'un portrait d'anonyme par Philippe de Champagne, voici: *Mais une horreur surmontée, convertie. Tout sur cette toile et pas seulement la main va au-delà d'elle.* Le retour aux œuvres passées permet aussi, par de subtiles altérations, de mettre en avant une vision actuelle. Marie-Claire Bancquart reprend, en ôtant le « e » de « amie », deux vers d'un lai connu (de Marie de France, au XII<sup>e</sup> siècle): *Bel ami ainsi est de nous / ni vous sans moi ni moi sans vous. De la sorte, c'est Iseut qui les dédie à Tristan, à l'inverse de l'original médiéval.*

Le travail d'écriture préserve Marie-Claire Bancquart de voir dans la vieillesse un déclin. C'est la merveille que retrace le livre. Le chemin va s'élargissant, que l'auteur de *Violente Vie* partage avec le compositeur Alain Bancquart. Si l'écriture poétique est invoquée en première page, à la dernière, c'est l'écriture musicale qui apparaît dans une belle image: « À la frontière de ce qui ne peut se dire / mais de l'autre côté de la frontière / un homme / écrivait sa musique. » En quatre vers, c'est un grand poème d'amour. Il ne referme pas le livre, il dit ouverte l'aventure humaine.

Celle-ci a débuté, dans la journée de la Terre, *une seconde avant minuit / dans une ombre incertaine*, semble se souvenir *Funambule, mais le fil est barbelé*, de Pierre Causse, qui avance tête haute dans l'indécision jusqu'aux dernières pages: « Je formule ma tendance / l'ordre du doute / Chercher à ne plus être infini. La recherche d'identité: *Nous sommes amour à naître / et douleur à accoucher*; implique de trouver l'équilibre sans prendre du poids: *Et les pieds pas tout à fait sur le sol / je crierais de laisser les chaînes à terre.*

Pierre Causse tente par la poésie de faire s'écrouler les certitudes, celles d'abord d'une ville de la province profonde, puis les perspectives bancales, puis l'ordre du cosmos: *j'entends les trois mots qui font basculer l'univers*. Instant heureux de confiance dans la langue, mais plus souvent questionnement: *je silence quoi* (là aussi un substantif se fait verbe actif). L'élan va de pair avec la douleur: *Blessures élanées que nous sommes. Ou: combien d'années à graver / lumière souffrant*. En arrière-plan de ces deux vers, la scission du terme « année-lumière » agrandit l'espace. L'auteur est un poète authentique. Le livre, dont le titre résume la condition adolescente, a été écrit en temps réel: Pierre Causse avait alors seize ans, en a dix-neuf aujourd'hui.

## REVUES

Action poétique a mis fin en avril à soixante-deux ans d'activité par un numéro quadruple. Après un entretien où Henri Deluy commente à Sandra Ragueneau sa décision et évoque l'histoire de la revue, la livraison est une somme de textes de création, inédits, ou repris de numéros antérieurs d'Action poétique, quand leurs auteurs sont décédés. Un DVD est joint au volume, il contient la totalité des numéros et comporte un index des auteurs et traducteurs.

Le numéro annuel de *Confluences poétiques* a pour thème, présenté par Gil Jouanard, la rencontre poétique: chaque poète contributeur parle d'un poète dont l'œuvre ou la personnalité a été pour lui déterminante. Dans l'ensemble, l'accent est mis davantage sur l'aspect humain de la rencontre, parfois avec

des poètes peu connus. Il ne s'agit pas de célébrer, mais de démonter sa propre écriture dans son intimité, pour y retrouver une présence qui lui a été essentielle. Autres rubriques: la poésie turque contemporaine, Gaston Bachelard, l'ailleurs en Grande-Bretagne, un entretien sur « vie et poésie » entre Claude Couffon et Luis Mizón.

Europe a consacré son numéro de mai à la littérature d'Iran, un dossier présenté par Anne Struve-Debeaux et Jean-Baptiste Para: études, nouvelles, poèmes. Il n'était pas possible de parler de la littérature de ce pays sans renvoyer aux bouleversements sociaux et politiques dans lesquels elle s'est développée, ce qui est fait dans un entretien avec Bernard Hourcade et un article du sociologue Farhād Khosrokhāvar. *Le Cahier de création* présente des poèmes de Jorge de Sena, John Wilkinson, Céline Faure et une nouvelle de Patricia Janody.

Le numéro de juin-juillet porte un seul nom en couverture: Jacques Dupin – un des très grands poètes français contemporains, et proche des plus grands peintres. On ne peut ici en détailler la richesse, juste signaler des poèmes: *la Mèche* et *Amuse-gueule* et une prose: *le Soleil substitué* de Jacques Dupin, ainsi que la section « Dans l'amitié des poètes », avec Esther Tellermann, John Ashbery, François Zénon, Emmanuel Laugier, Franck André Jammé, dans *le Cahier de création*, on peut lire le Grec Thanassis Hatzopoulos, la Roumaine Doina Ionaïd, la Française Joëlle Gardes.

*Violente Vie*, de Marie-Claire Bancquart. Le Castor Astral, 2012. 144 pages, 15 euros.

*Funambule, mais le fil est barbelé*, de Pierre Causse. Éditions Jacques Brémont, 2012. 78 pages, 15 euros.

*Action poétique*, n° 207-208-209-210 + DVD L'intégrale, printemps 2012. Diffusion Les Belles Lettres, 21 euros.

*Confluences poétiques*, n° 5, 2012, 170 pages, 18 euros. 5, square de Port-Royal – 75013 Paris. info@confluencespoetiques.fr

*Europe*, n° 997, mai 2012, n° 998-999, juin-juillet 2012, chaque numéro, 404 pages, 18,50 euros. Europe.revue@wanadoo.fr

## Les promesses du théâtre de Maupassant

## Théâtre.

de Guy de Maupassant (Éditions du Sandre, 510 pages, 35 euros).

Cinq cents pages grand format, une présentation détaillée de chaque pièce, comprenant notamment des extraits de la correspondance de l'auteur et de celle de son ami le plus célèbre, de son mentor, Gustave Flaubert: jamais le théâtre de Maupassant, qui semblait toujours le parent pauvre des différentes éditions des « Œuvres complètes », n'avait bénéficié d'une attention aussi minutieuse.

Pas d'inédit, pourtant, dans cette édition remarquable mais, pour la première fois, la totalité des pièces achevées par Maupassant, qu'elles aient ou non été représentées ou publiées de son vivant. Et, surprise, on arrive à sept titres. Qui l'eût cru? L'écrivain réputé pour ses contes, ses romans, voire ses récits de voyage, était aussi un amateur de théâtre, et on peut imaginer que seul le temps, qui lui a été compté, l'a empêché de faire sur les planches une véritable carrière.

Le théâtre de Maupassant – dont les deux seules pièces d'importance datent des toutes dernières années de sa vie – est plus riche de promesses que de véritables réussites, mais, pour l'amateur de l'auteur de *Mont-Oriol*, il est passionnant.

On constate tout d'abord que Maupassant a été dramaturge avant d'être conteur, et on apprend que le premier volume publié sous son nom était une brève pièce en vers, *Histoire du vieux temps*, en 1879. Et *Histoire du vieux temps* n'était pas sa première œuvre pour la scène: dès 1875, l'écrivain débutant donnait, au bénéfice de ses amis – parmi lesquels Flaubert, Zola, Tourgueniev, Edmond de Goncourt – une représentation privée d'*À la Feuille de rose, maison turque*, irrésistible pochade érotico-scatologique.

Le Maupassant d'avant *Boule-de-Suif* cherche la réussite et la célébrité à tout prix, et le théâtre lui paraît le meilleur moyen de les conquérir. On peut s'amuser des lettres dans lesquelles il demande à Flaubert conseils de composition et recommandations pour les théâtres en vogue de la capitale. Las! *La Trahison de la comtesse de Rhune* (1876), tragédie médiévale en trois actes et en vers, ne trouve pas preneur, et



Photographie de Tiery B.

seule *Histoire du vieux temps*, courte scène nostalgique, et même poignante, connaîtra les feux de la rampe (Théâtre Dejazet, 1879).

Le jeune Maupassant, dès lors, semble se détourner du théâtre, d'autant plus qu'il connaît, grâce à ses contes et à ses romans, la renommée que l'on sait. Et puis, après une dizaine d'années d'une étonnante fécondité narrative, alors qu'il est connu, respecté, il revient au théâtre, par la grande porte, cette fois: *Musotte* est représentée au Théâtre du Gymnase en 1891, et sa création est considérée comme un événement littéraire (et mondain). Une nouvelle carrière semble s'ouvrir devant lui. Hélas, la maladie est là, et Maupassant ne verra pas sur scène *La Paix du ménage*, sans doute sa meilleure pièce, créée en 1893, alors qu'il est interné à la clinique du Docteur-Blanche.

De cet ensemble inabouti, tronqué, que dire? D'abord qu'on y constate la diversité de la palette de Maupassant, du

drame en vers à la fantaisie érotique cités tous deux plus haut, en passant par le « proverbe » à la Musset (*Une répétition, la Revanche*), le « drame moral » façon Dumas fils (*Musotte*), jusqu'à *la Paix du ménage*, qui semble l'incarnation de la « modernité » de l'époque, le « naturalisme théâtral » telle qu'il était illustré par André Antoine sur la scène de son Théâtre libre.

On constate aussi que Maupassant, quel que soit le genre littéraire qu'il pratique, reste fidèle à son ton, à ses thèmes, à sa manière: les deux « proverbes » sont d'une noirceur, d'un cynisme, bien éloignés de la fantaisie nostalgique de ceux de Musset, et témoignent d'un sens de la chute qui fera la réussite d'un certain nombre des contes les plus célèbres. Quant à la gaillardise d'*À la Feuille de rose*, elle n'est pas éloignée de celle de plusieurs nouvelles normandes de l'écrivain.

De cet ensemble, trois réussites se détachent. À *la Feuille de rose*, tout d'abord, qui pourrait être du Labiche – la fantaisie, la drôlerie, le rythme, l'art de croquer un personnage en quelques répliques – réécrit par l'Apollinaire des *Onze Mille Verges*.

Ensuite, *Musotte*, qui transcende le « drame moral » grâce à la verve caustique qui emporte certaines scènes: le dialogue de la sage-femme et de la nourrice sur le lit de mort de la grisette à l'âme noble pourrait être signé par le Jean Anouilh de *l'Orchestre*.

*La Paix du ménage*, enfin, dont la sobriété, la densité annoncent – le cynisme en plus – les réussites de Jules Renard (*le Plaisir de rompre, le Pain de ménage*) qui, quelques années plus tard, feront la fortune de ce « nouveau théâtre » dépoussierant les vieilles lunes du mélodrame psychologique.

Le théâtre de Maupassant n'est pas un monument méconnu de l'histoire dramatique, plutôt une gerbe de promesses dont seul le temps aura empêché qu'elles ne soient tenues. Dénouons la gerbe.

Christophe Mercier

# Pour une bibliothèque chinoise (VI)

Le lecteur de l'ouvrage en langue française de Yuan Mei, *Ce dont le maître ne parlait pas* (Zibuyu), doit savoir qu'il s'agit d'un choix de textes: sur les 1200 pièces qui composent le livre, la seule édition chinoise qui subsiste date de 1788, seules 135 histoires relatives aux rêves ont été retenues. « Elles ont été simplement reproduites dans l'ordre où elles se présentent dans le livre, du premier au dernier chapitre. » On peut regretter de ne pas disposer de l'intégralité de Zibuyu, mais, reconnaissons-le, tel qu'il se présente à nous, l'ouvrage ne manque pas d'intérêt. L'idée en revient au professeur Chang Fu-jui, dont Jean-Pierre Diény écrit dans son hommage « in memoriam » « qu'il joua un rôle éminent dans l'essor des études chinoises en France dans la seconde moitié du siècle ». À partir de son ébauche de traduction, Jean-Pierre Diény reprit son travail et rédigea introduction, appendice et notes d'une précision et d'une clarté remarquables, auxquelles je ne cesse de faire référence.

J'ai, à la fin de mon précédent article, donné quelques points de repère – bien sommaires – sur les fantômes, les dieux et les immortels qui sont des personnages à part entière des récits de Zibuyu. Ils font partie de la religion chinoise, « religion fonctionnaliste », pour reprendre l'expression de Jacques Pimpaneau, « les noms des dieux correspondant à des charges occupées par tel ou tel personnage ». Ainsi trouve-t-on dans le Zibuyu des références nombreuses au dieu du Sol ou au dieu des Fossés et des Murailles (gardien des villes), auxquels chaque village consacre un autel et fait des offrandes. Peu importe l'identité de celui qui occupe ce poste. Ce sont des dieux subalternes dans la hiérarchie de la bureaucratie céleste.

Des personnages historiques peuvent également être divinisés. Ainsi Guan Yu, général de Liu Bei sous les Trois Royaumes (220-260), à la fin de la dynastie des Han, après, entre autres exploits, avoir liquidé la révolte populaire des Turbans jaunes, devint-il un héros puis, après sa mort, le dieu de la Guerre. Il reçut le titre d'empereur en 1615. Ses exploits furent relatés dans l'un des plus grands romans de la littérature chinoise, *Histoire des Trois Royaumes*, de Luo Guanzhong, dont on suppose qu'il participa également à la rédaction d'*Au bord de l'eau*.

Les dieux ne sont cependant pas à l'abri de la mode, des changements politiques: ils peuvent être remplacés par d'autres et donc mourir ou, plus précisément, par dissolution de leur énergie vitale, « s'incorporer dans une sorte d'état spirituel où il n'y a plus de personnalités séparées » (J. P.). On comprend dès lors que le mot religion n'a rien à voir avec le sens qu'on lui donne en Occident: ni monothéisme ni polythéisme, le syncrétisme chinois admet tout aussi bien le taoïsme, le bouddhisme que le confucianisme. Il n'y a pas de livre révélé. Le lecteur de Zibuyu, me semble-t-il, deviendra rapidement familier d'un univers narratif où la circulation, les échanges entre le monde des vivants et celui des morts sont incessants – les allers et retours d'un côté à l'autre du miroir ne laisseront pas de l'étonner, certes, mais jamais lui paraîtront invraisemblables. Fantastiques, peut-être. Merveilleux, sans doute. Les fantômes chinois, contrairement, me semble-t-il, à ceux d'Occident, ont des pieds, une ombre, portent des vêtements cousus. Ils ont une voix normale. Comment donc les différencier des êtres humains? André Lévy, commentant un conte du XIII<sup>e</sup> siècle, *l'Antre aux fantômes des collines de l'ouest*, dit qu'ils jouissent, en Chine, d'une grande considération et peuvent ainsi contribuer à la bonne réputation d'une maison de thé. Par exemple, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, à Hang-Tcheou, celle de la mère Wang. Si on rencontre un fantôme, il suffit de se montrer ferme et hardi à son égard pour le voir déguerpir. Le poète Lu Yu (1125-1210) ne dit-il pas: « *Devant mon regard franc, les démons prennent peur/face à mon cœur paisible, les maladies s'en vont.* »



Photographie de Tiery B.

Jean Pierre Diény, dans son appendice, a dressé un inventaire « des éléments constitutifs » de ces 135 récits de rêves. Il met aussi en évidence leur diversité ainsi que leur richesse. Nous n'en donnerons ici qu'un bref aperçu. Les dieux, les démons ou les défunts, non seulement s'adressent en rêve au dormeur, mais ils lui laissent parfois au réveil un signe tangible de leur passage. Prenons comme exemple le récit n° 693. Ma lin, fortuné, avait un ami, Li, qui mourut dans la misère. Ce dernier vint le visiter en rêve pour lui reprocher de pas avoir sacrifié sur sa tombe « *le moindre pied de cochon* ». Il reconnaît son indifférence et promet d'y remédier. Il veut se lever, « *constate qu'un jeune goret pesait sur ses couvertures [...]* il comprit que l'âme de Li était venue en compagnie d'un cochon. Ses yeux se dessillèrent. Il ligota le goret, le vendit, en obtint deux mille pièces et put se munir de vin et de viande qu'il alla offrir en personne sur la tombe de son ami ». Quelques extraits ne peuvent rendre le charme de ces textes dont la subtilité, la finesse, l'humour, en même temps que la grande simplicité dans la relation d'événements extraordinaires, suraturels – comment dire – emportent l'adhésion du lecteur. Le récit, *La Solution rêvée d'une affaire criminelle* (n° 50), m'a rempli d'admiration et de songeries. Sans doute suis-je, depuis toujours, un fidèle lecteur de Borges... Zhang a été assassiné et le criminel reste introuvable. Après six mois d'investigations « *les agents, désespérés, s'affolaient* ». Ils surprennent un soir un vieillard accompagné d'un jeune homme, écoutent leur conversation, décident de les suivre et, grâce à eux, finirent par élucider l'affaire. L'inouï tient « *à ce qu'ils ont vu se dérouler sous leurs yeux le*

rêve partagé de deux autres personnes endormies », c'est-à-dire le vieillard et le jeune homme.

D'autres dormeurs apprennent en rêve ce que furent leurs vies antérieures – Jiang Yilin perd son épouse le jour où il devient bachelier, ainsi qu'un même rêve le leur avait annoncé à tous les deux. Dix-sept ans après sa mort, comme elle le lui avait promis elle-même, « *il se marie avec une jeune fille âgée précisément de dix-sept ans, qui ressemblait trait pour trait à sa précédente épouse* ». Trois récits relatent avec sympathie des amours homosexuelles: *Dong Xian divinisé, le Dieu des lapins et le Temple aux doubles fleurs*. On lira également *Punition pour l'inventeur des pieds bandés* – la tradition fait de Li Houzhu, le dernier empereur de l'éphémère dynastie des Tang du Sud, l'inventeur des pieds bandés: « *Dans son palais, pour s'amuser, il enveloppa de soie les pieds de sa concubine Yaoniang, en leur donnant la forme de la nouvelle lune. Ce n'était là que le jeu improvisé d'un jour. Qui eût dit, poursuit Yuan Mei, qu'il allait entrer dans les mœurs [...]* Non seulement les fillettes subirent des souffrances infinies, mais il y eut des femmes qui, à cause de cette pratique, se pendirent ou s'empoisonnèrent... »

La société des dieux et des démons n'est pas un monde purement imaginaire. « *Reproduction de la société humaine, elle est chargée d'intentions satiriques. Les travers de la bureaucratie divine, dont Yuan Mei se moque allègrement, sont à l'image de l'administration impériale, hardiment dénoncés* », écrit Jean-Pierre Diény. Yuan Mei n'épargne ni Confucius et sa doctrine de la piété filiale, ni les bouddhistes. Il décrit les dieux sans respect et montre leurs travers et leur ridicule: ceux des villes sont parfois des ivrognes et, parmi ceux du sol, il y a des escrocs. On comprend donc les haïnes qu'il a pu susciter, ainsi que je le relatais le mois dernier.

Un récit comme *Les prédictions du rêve ne se réalisent qu'à moitié* illustre bien l'ambiguïté de la position de Yuan Mei quant aux rêves prémonitoires. Certains se vérifient et d'autres non, on reste inexplicables. On ne peut que suspendre son jugement, ainsi que Zhuang Zi l'enseigne. Les lettrés confucianistes, rationalistes, prônent l'agnosticisme. Mais ils ont encouragé le culte populaire de personnages historiques: modèles de fidélité et de dévouement à leur chef ou à l'empereur, ils sont magnifiés par la littérature, et contribuent ainsi au maintien de l'ordre social. Ils vont occuper peu à peu les scènes du théâtre, chanté ou non, du théâtre d'ombres, puis de l'opéra dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Dans la galerie des personnages historiques divinisés il faudrait parler du juge Bao Gong, préfet de la capitale Kaifeng sous les Song du Nord, incarnation de la justice et de la rectitude. Pour lui aussi le rêve est connaissance. Par exemple, « *tandis qu'il cherche l'identité d'un meurtrier, il voit en rêve un daim suivre un cerf; il en conclut que l'homme s'appelle Zhang lu par homophonie avec cerf et daim* ». (J. Pimpaneau.) Wang Chong (27-100?), dans *la Balance des discours* (Lunheng), considéré sous l'ère maoïste comme un « *matérialiste anti-confucéen* », voulait déjà, sous la dynastie des Han orientaux, « *convaincre ses contemporains de l'irréalité des esprits, démons, chimères et autres farfadets d'apparence humaine ou animale qui peuplent les panthéons de la religion coutumière* » (Marc Kalinowski).

Les éditions des Belles-Lettres viennent de publier vingt-cinq traités du Lunheng. Nous y consacrerons notre prochaine livraison.

Jean Ristat

(À suivre)

*Histoire des Trois Royaumes*, éd. Flammarion ou éd. Yu Fang. Yuan Mei. *Ce dont le maître ne parlait pas*, éd. Gallimard, « *Connaissance de l'Orient* », 370 pages, 24,50 euros. Wang Chong. *La Balance des discours*, éd. Les Belles-Lettres, 674 pages, 39 euros.

## Lorsque l'histoire tourne sur ses gonds

**Le Temps des illusions.**  
**Chronique de la cour et de la ville,**  
**1715-1756,**

d'Évelyne Lever, Fayard, 444 pages, 22 euros.

Évelyne Lever est surtout connue pour ses travaux sur la fin de l'Ancien Régime, Louis XVI, Marie-Antoinette, l'affaire du collier... Dans ce nouvel ouvrage, elle entend évoquer la première partie du siècle des Lumières, la Régence et le règne de Louis XV, la période où l'histoire va tourner sur ses gonds, tandis que se devinent déjà dans le lointain les tempêtes qui vont emporter la monarchie française.

En 1715, avec la mort de Louis XIV, un monde nouveau voit le jour. Une frénésie de jouissance s'empare de la cour et de Paris. Les carcans sociopolitiques que l'on pensait immuables sautent, l'argent change de main au gré des fluctuations du système de Law, le libertinage outré des aristocrates contribue à ruiner la hiérarchie sociale héritée du siècle précédent. Au bal de l'Opéra les marques n'hésitent pas à frayer avec des valets. On s'arrache les actrices et on se ruine pour elles. Prélats et grands seigneurs s'entichent de courtisanes. Mais un esprit nouveau triomphe également sous la plume des philosophes et des auteurs: Montesquieu, Marivaux, Voltaire,

Prévost... Lorsque Louis XV accède au trône, tout est déjà en place pour un bouleversement désormais inéluctable. Dans sa chronique, Évelyne Lever multiplie les anecdotes, les portraits, dénoue les intrigues politiques afin de mieux nous faire percevoir comment celui que son peuple surnomma d'abord le Bien-Aimé est progressivement haï et détesté de tous. Tandis que Diderot se lance dans l'aventure de l'Encyclopédie, que Rousseau produit ses premiers textes, apparaissent les « *classes dangereuses* ». Gazetiers clandestins et chansonniers diffusent le bruit des frasques des grands auprès du petit peuple qui lutte journalièrement contre la misère et la disette. Des tapages et

des séditions éclatent parfois sans que la police parvienne à les contenir. À Paris, Cartouche, en rébellion contre la loi et l'ordre, devient une légende vivante et on lui consacre des chansons. Le règne de Louis XV constitue également une guerre sans fin qui ruine le pays. Évelyne Lever en étudie toutes les péripéties avec autant de précision qu'elle détaille secrets d'alcôve ou de famille, complots et scandales. Dans ce livre foisonnant comme l'époque se trouvent évoqués aussi bien les manigances de la Pompadour que les convulsions de Saint-Médard, les persécutions des jansénistes ou la révolte des parlements.

Jean-Claude Hauc

# « Résister au présent » : un entretien avec Angeles Alonso Espinosa

**Anthropologue mexicaine, vous avez, Angeles Alonso Espinosa, étudié en France, à l'École des hautes études en sciences sociales, ainsi qu'au musée de l'Homme. Membre de la Fondation Amparo de Puebla (Mexique), vous êtes à l'origine de différents projets culturels entre la France et le Mexique. Vous présentez, jusqu'au 8 juillet prochain, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris-ARC, en collaboration avec sa curatrice, Angeline Scherf, « Resisting the Present ». Une exposition composée d'une cinquantaine d'œuvres de 24 artistes actifs au Mexique depuis les années 2000, laquelle rassemble une génération fortement engagée dans l'évolution sociale et politique de ce pays. Comment est né ce projet et comment le définiriez-vous ?**

Angeles Alonso Espinosa. Réalisée initialement dans le cadre des préparatifs de l'année du Mexique en France, l'exposition se propose de répondre en premier lieu à la question suivante : que s'est-il passé au Mexique avec la génération postérieure à celle de Gabriel Orozco et de Francis Alys, des figures qui ont acquis une importance telle au niveau international qu'elles ont rendu plus difficile la visibilité de ces jeunes artistes ? Nous souhaitons par ailleurs montrer que la scène artistique mexicaine s'inscrit dans un mouvement très ample, que ce soit au sens géographique, celui-ci n'est pas circonscrit à la ville de Mexico mais se manifeste en divers autres points du pays. C'est pourquoi nous avons réuni des artistes d'Oaxaca, de Puebla, de Guadalajara, de Monterrey ou de Sinaloa, par exemple ou au sens artistique (il nous paraissait essentiel d'inclure, à côté des plasticiens, des cinéastes – 4 sont présents dans l'exposition et des écrivains comme Guillermo Fadanelli, dont nous publions un essai dans le catalogue). Enfin, nous avons voulu rendre compte de la diversité des formes que prennent ces créations (installation, sculpture, dessin, photographie, vidéo...) pour répondre aux questionnements actuels du monde et de l'art.

**Il est frappant de constater que cette nouvelle génération d'artistes prend toute sa place dans le monde globalisé de l'art d'aujourd'hui tout en traçant un sillon singulier, qui à la fois s'inscrit dans une filiation historique mexicaine, s'en détache et est puissamment contemporain...**

Angeles Alonso Espinosa. À la fin des années 1980, a émergé au Mexique une nouvelle génération d'artistes qui va s'éloigner d'une esthétique officielle comme des moyens traditionnels d'expression comme la peinture et la sculpture. La nécessité de changement et d'ouverture coïncide avec la réalité sociale du pays et avec l'optimisme international ambiant après la chute du mur de Berlin et la fin de la guerre froide. Les jeunes artistes sortent du Mexique pour entrer en contact avec de nouveaux langages qu'ils rapportent avec eux et transmettent, initiant des mouvements basés sur l'action collective, la création d'espaces alternatifs, mais aussi sur la relecture et la réinterprétation de tout le répertoire de l'art occidental, du modernisme au minimalisme américain, des courants européens comme le situationnisme, Fluxus, du conceptualisme au néoconstructivisme sud-américain.

**Mais ce dynamisme se heurte à une réalité sociale, politique et économique chaque jour plus précaire. La transition politique vers une supposée démocratie n'a pas réussi à stabiliser un pays en chute libre.**

Angeles Alonso Espinosa. Bien au contraire. Les quatre dernières années ont été les plus violentes de l'histoire du Mexique, comparables uniquement à l'époque de la Révolution. La guerre entre les cartels de la drogue a provoqué plus de 40 000 assassinats. L'impunité s'est convertie en modus vivendi et la citoyenneté est l'otage de la violence dominante. L'optimisme de la génération précédente a été rudement secoué par cette réalité violente et absurde.

La génération actuelle d'artistes travaillant au Mexique, nés pour la plupart d'entre eux après 1975, est confrontée à une réalité totalement différente de celle de ses prédécesseurs. Si les langages de la génération précédente ont été totalement intégrés, les questionnements et les recherches actuels sont tout autres. À travers l'utilisation d'un langage global, ces artistes se confrontent à une réalité locale complexe qu'ils interrogent de multiples manières.

**L'installation, en ouverture de l'exposition, de l'œuvre d'Arturo Hernandez Alcazar, figurant des cerfs-volants dont les**



Photographie de Tiery B.

**ailer sont recouvertes de pigments « noir de fumée » et dont les fils de coton sont immobilisés au sol par des pierres donne le ton. Ces « papalotes », qui symbolisent habituellement au Mexique l'aspiration à une vie meilleure, sont devenus ici des oiseaux de mauvais augure. Et les pierres qui les immobilisent, extraites de ruines, pourraient aussi faire allusion à une révolution qui ne se termine jamais...**

Angeles Alonso Espinosa. Cette œuvre a été réalisée par Arturo pour la première fois dans le contexte des festivités prévues au Mexique pour le bicentenaire de l'indépendance. Effectivement, on ne parlait pas beaucoup du centenaire de la Révolution, car, dans l'esprit de beaucoup, celle-ci est restée inachevée. On voit ces cerfs-volants – symbole de liberté – convertis en sacs-poubelle salis par un pigment noir fait à base de résidu d'hydrocarbure. C'est-à-dire de pétrole, dans sa phase ultime. Après cette transformation, il ne vaudra plus rien. Symboles de liberté amarrés aux ruines d'une civilisation, d'un système. En même temps, c'est à travers la conscience de ces ruines que l'on peut accéder aux outils nécessaires à la révolte. La pierre, comme symbole premier de la résistance. Finalement, cette pierre fait également référence à la célèbre phrase de Marx sur ce spectre noir, qui survole non seulement le Mexique, mais le monde entier.

**Très ancrées dans le réel, ces créations vont justement au-delà des réalités locales pour sonder le monde d'aujourd'hui...**

Angeles Alonso Espinosa. Nous pensons, en suivant Serge Gruzinski, qu'il n'y a pas « de global sans local ». Pour qu'un argument dépasse les frontières personnelles, culturelles ou nationales, il lui faut partir d'un fait concret, précis, vécu. Le fait d'être né au Mexique et d'être confronté aux multiples héritages culturels, comme aux violentes réalités actuelles, influe sur la manière qu'ont ces jeunes artistes de nouer des relations et de résister au présent. Nous vivons dans un monde où les problèmes se sont globalisés et dépassent les territoires nationaux. Il s'agit d'une réalité sociale, politique et économique qui est le résultat de la dégradation causée par le modèle néolibéral sur toute la planète. Ainsi, des œuvres qui paraissent directement liées au territoire mexicain – comme l'œuvre de Minerva Cuevas, *Rio Bravo Crossing*, ou l'œuvre de Jonathan Hernandez et Pablo Stigg, des artistes qui, avec *Fémur d'éléphant mexicain*, questionnent l'identité d'une culture mexicaine, sont des mé-

taphores qui permettent d'évoquer des problèmes globaux : la migration, la violence engendrée par les frontières, la notion d'identité nationale...

**C'est aussi le cas d'œuvres qui ont un caractère plus violent lié au narcotrafic, comme El Velador, un film de Natalia Almada, qui met en scène un veilleur de nuit d'un des plus célèbres cimetières de narcotrafiquants du Mexique...**

Angeles Alonso Espinosa. Oui, y compris des œuvres comme celles-ci peuvent servir à analyser un système de valeurs où la réussite économique et l'accès aux symboles de la reconnaissance matérielle sont devenus une fin en soi. On voit ainsi ces jeunes narcotrafiquants (dont la majorité disparaît avant trente ans) qui préfèrent mourir jeunes et laisser comme testament ces « symboles de leur réussite » à travers des tombes majestueuses que peu de gens pourraient s'offrir...

**Ayant vécu à Mexico, j'ai pu constater, ces dernières années, un grand dynamisme des institutions publiques et privées d'art contemporain : création de nouvelles structures prestigieuses, activité renouvelée des grands musées, ouvertures de nouveaux espaces alternatifs, grandes galeries, importantes fondations, foire d'art contemporain, qui apportent indéniablement un nouveau souffle à l'art. Ce qui est tout à fait positif pour les jeunes artistes...**

Angeles Alonso Espinosa. Oui, indéniablement. Cette situation s'est développée comme un écho à la mobilisation des artistes depuis la fin des années 1980. C'est d'abord une nouvelle génération de critiques indépendants (Cuauhtemoc Medina, Olivier Debroise, Guillermo Santamarina, Magali Arriola, Patrick Charpenel, entre autres), de galeries (Kurimanzuto, OMR) et de collectionneurs (Eugenio Lopez, Patrick Charpenel, Augustin Copel, Cesar Cervantes, par exemple). Une multiplication d'actions et de voix pour une scène complexe, diverse et dynamique dont l'expansion continue aujourd'hui. Des espaces comme Petra, la Galeria del Comercio, Proyectos Monclova, Labor, Gaga, OPA ou Soma, pour n'en citer que quelques-uns, en sont la preuve.

De même, la création de nouveaux musées, le musée universitaire d'Art contemporain (Muac), le musée Soumaya, et l'ouverture prochaine du musée de la collection Jumex, à Mexico. La foire d'art contemporain (Maco) est chaque jour plus reconnue. Tous ces phénomènes (collectionneurs, musées, galeries...) ont permis de générer une plate-forme multiple sur laquelle les artistes peuvent s'appuyer.

**Vous avez créé, en 2010, une maison d'édition indépendante, El Mojado, dont l'objet est de promouvoir, à travers la publication de monographies d'artistes, des projets trans-versaux. Ce qui vient prolonger et enrichir votre action dans le domaine des arts visuels. Pouvez-vous nous parler un peu d'El Mojado ?**

Angeles Alonso Espinosa. El Mojado souhaite faire la promotion de projets d'artistes dont l'œuvre est imprégnée d'altérité, proposer une vision décentrée qui mette l'accent sur le déplacement, l'approche liminale, le contour : le mouvement et la relation.

Notre première publication présente un projet de Mélanie Smith, une artiste anglaise résidant au Mexique, réalisé autour de Xilitla, ce jardin de sculptures surréalistes construit entre 1962 et 1984 en pleine Huasteca Potosina (à l'est du Mexique), par un autre Anglais, l'écrivain et mécène Edward James (1907-1984). Un film qui, comme le signale Corine Diserens, est à la fois un voyage au-delà de l'insondable et un tournage au milieu des ruines de béton d'une « fantaisie » romantique et surréaliste dans la veine d'explorations artistiques comme celles de Robert Smithson, de Dan Graham ou de Gordon Matta-Clark, réalisées à partir des ruines du siècle passé et de l'histoire des jardins. Une exploration des tensions formelles et sensorielles comme des strates de la mémoire, déployée dans un espace quasi mythique de Mexico.

Entretien réalisé par Marc Sagaert

Catalogue, *Resisting the Present: Mexico 2000-2012*, textes d'Angeline Scherf, Angeles Alonso Espinosa, Serge Gruzinski, Magali Arriola, Guillermo Fadanelli, Alejandro Jodorowsky, Bayrol Jimenez et Michel Blancsubé. Éditions Paris Musées, 30 euros.

## CHRONIQUE PHOTOGRAPHIQUE DE FRANCK DELORIEUX

## Tiery B., photographe de la matière

Tiery B. est écrivain et photographe. Auteur d'un roman *le Frère préféré* (éditions Héloïse d'Ormesson) sous le nom de Thierry Bourquin, il vient de publier son deuxième livre de photographies. Le premier ne portait pas de titre autre que le nom de l'auteur (Tiery B., éditions du Cercle d'art), celui-ci se nomme *Narmada*, du nom d'un fleuve sacré de l'Inde. De courts textes évoquent l'amour, le désir, l'absence, Paris, l'errance... Je n'en dirai pas plus sauf à préciser qu'ils ne commentent pas les images et que leur mise en page les donne à voir aussi comme des éléments graphiques. Les photographies s'inscrivent essentiellement dans trois genres : paysages urbains, natures mortes et portraits ou détails de corps masculins. Les plus fortes, celles qui s'imposent au regard avec une brûlante évidence, montrent ou plutôt révèlent de la matière. La chair, la peau, les poils, la sueur, la salive, le sperme... Mais aussi la fumée, la pierre, le bois, le coton des sous-vêtements, les écailles des poissons, le plastique, le fer, le bois... Et de l'eau, encore et encore, liquide, coulante, au repos, en gouttes, buée ou vapeur. De l'eau qui scande le livre. Dans *l'Eau et les Rêves*, Gaston Bachelard analyse une métapoétique de l'eau pour laquelle « l'eau n'est plus seulement un groupe d'images connues dans une contemplation vagabonde, dans une suite de rêveries brisées, instantanées ; elle est un support d'images et bientôt un apport d'images, un principe qui fonde les images. L'eau devient aussi peu à peu, dans une contemplation qui s'approfondit, un élément de l'imagination matérialisante. » L'eau, dans ces photographies, sert également aux jeux de lumière, car les photographies de Tiery B. sont fortement contrastées, avec des noirs et des blancs tranchés, ce qui n'exclut pas une élégante gamme de nuances de gris.

L'eau enveloppe : elle force le spectateur à entrer dans l'image, à devenir plus que voyeur, à partager une intimité.

Mais cette proximité joue aussi, paradoxalement, d'éloignement quand, par exemple, des gouttes sur une surface vitrée troublent un autoportrait qui montre le photographe à demi-nu, par en dessous, jambes écartées, faisant ressortir la bosse de son sexe sous un maillot luisant. Les yeux sont invisibles, perdus dans l'obscurité – comme sur beaucoup de portraits –, mais un troisième œil dessine nettement son contour cerclé d'argent : celui de l'objectif de l'appareil. Qui est pris, le photographe lui-même ou le spectateur ? Ne suis-je pas renvoyé à mon propre corps et à la représentation que je m'en fais ? Bachelard dit des images de l'eau qu'« elles n'ensorcellent pas n'importe quel rêveur ». Insistons sur les autoportraits, qui s'égrènent de pages en pages tout au long du livre. Ils témoignent d'un investissement entier du sujet dans son art. S'agit-il de narcissisme ? Écoutons encore les interrogations de Gaston Bachelard : « À l'être devant le miroir on peut toujours poser la double question : pour qui te mires-tu ? Contre qui te mires-tu ? Prends-tu conscience de ta beauté ou de ta force ? » Il semble bien qu'il ne s'agisse ici ni de beauté ni de force – même si les deux sont manifestes – mais plutôt de rigueur et de distance. La représentation n'est pas une pose. L'artiste regarde son propre corps avec les mêmes yeux que le corps de l'autre. Il ne se contente pas d'être un œil relié à un cerveau, il n'oublie pas qu'il est fait de la même chair que ses modèles, il le donne à voir, il s'implique et de ce fait, d'une certaine manière, se met en danger – comme toute personne qui s'affronte au réel.

Comment donner à voir le réel ? Les photographies de Tiery B. sont nettes – je ne parle pas de ces flous provenant d'une buée sur la vitre ou sur le miroir, mais bien d'une attitude face à ce qui est photographié caractérisée par la franchise. Le regard ne se dérobe pas. Il embrasse. Il étreint. La représentation et son

objet engageant un corps-à-corps, amoureux, d'où naît la tension esthétique. Cela est particulièrement manifeste dans les images des corps. Prenons l'exemple de cette photographie qui montre une verge comme allongée sur un ventre où sont disséminées des gouttes de sperme : nous sommes là, très précisément, dans la réalité et la matérialité d'un corps qui a joui. Je pense alors à un vers du *Condanné à mort*, de Genet : « Plus émouvant et pur qu'une émouvante bite. » Il n'y a ni impudeur ni impudence mais bien une incarnation, une réalité. Les paysages semblent envisagés avec plus de distance, ce qui leur donne sans doute un air convenu. Néanmoins dans *Narmada*, par le jeu de l'opposition presque brutale mais productive avec les corps, ils acquièrent plus de force que dans l'exposition qui avait accompagné la sortie du livre voici plus d'un mois.

Une citation d'Adorno est mise en exergue : « L'art est ascétique et sans pudeur, l'industrie culturelle est obscène et puritaine. » Point n'est besoin de cette référence pour démontrer que le travail de Tiery B. ne ressort pas de la pornographie : les images parlent d'elles-mêmes. La pornographie, l'étymologie nous le dit, c'est du commerce, de l'industrie, donc avec son obscénité qui n'est que le négatif de la bien-pensance. Ici, il s'agit d'amour ou de désir. Et de vérité. Et d'un engagement personnel. Si l'on devait tout de même faire un rapproche à cet ouvrage, comme à l'exposition, c'est la trop grande quantité de photographies – certaines ne s'inscrivent que difficilement sinon artificiellement. Un resserrement eût été sans doute nécessaire et aurait dynamisé l'ensemble. Cette réserve mise à part, il est évident que l'œuvre de Tiery B. possède une force et une qualité esthétique indéniable qui doit inciter à suivre ce travail et à en espérer de prochaines délectations.

*Narmada*, de Tiery B. Éditions Gourcuff Gradenigo, 45 euros.

## Coupables

I  
Avec ses grosses lunettes à triple foyer, son jogging bleu, son goût pour la picole et ses réparties de demeuré, Albert traîne son ennui dans les rues de Glasgow. Par la grâce d'une chute sur un quai de gare un soir d'ivresse, sa vie va basculer. Comme celle de Robbie, Mo et Rhino. Ces jeunes délinquants récidivistes sont les héros du dernier film de Ken Loach, *la Part des anges*. Mo est une cleptomane, Rhino escalade les statues d'hommes célèbres pour les coiffer de plots, Albert discute avec les haut-parleurs et Robbie frappe tout ce qui bouge. Tous les quatre se retrouvent un jour devant le même juge qui les condamne à des travaux d'intérêt général. Ce qui leur apporte une part de liberté mais ne résout en rien leur principal problème : ils ne savent pas quoi faire de leur vie. S'ils sont coupables, c'est d'abord d'être nés au mauvais endroit, au mauvais moment.

Fidèle à son savoir-faire et à ses convictions, Ken Loach nous parle une fois de plus de ces braves paumés, marginaux plus ou moins malgré eux, que le destin s'emploie à enfoncer chaque jour un peu plus dans la misère et l'errance. Au risque que cela dégénère. Pour Robbie notamment, personnage central du film. Il a hérité d'un conflit qui oppose depuis des années sa famille à une autre : on se cogne de père en fils, sans même savoir pourquoi. Un fils, voilà l'événement qui va tomber sur ses épaules, plus sûrement qu'un coup de barre à mine. Un fils condamné d'avance. La vie de Robbie ne tient qu'à un fil : pas de boulot, des ennemis à chaque coin de rue, pas de quoi construire une vie de famille.

*La Part des anges* aurait pu prendre la tonalité tragique de certains films de Ken Loach,

comme le précédent, *Sweet Sixteen*. Le réalisateur, s'il part toujours d'une réalité pure et dure, se distingue par une capacité à raconter des destins, jouer avec les événements, montrer à quoi tiennent nos vies – une rencontre, un geste, un sursaut – en utilisant divers registres. Contrairement à l'image caricaturale que l'on peut parfois donner de lui, Ken Loach, bien servi par son scénariste Paul Laverty, est cinéaste avant d'être moraliste. Il dénonce des situations concrètes en les passant au filtre de récits qui nous emportent par leur caractère poétique et universel. *La Part des anges* en est une illustration magistrale. Le personnage d'Albert en lui-même pourrait résumer ce parti pris : peu aidé par une intelligence médiocre et un quotidien glauque, il rayonne à l'écran par sa douceur, sa maladresse, son inadaptation qui le rendent proche et fragile. La caméra le transfigure. Une rencontre va tout changer pour ces lascars : leur éducateur, Harry, qui s'ennuie ferme lui aussi, et n'a pour seul plaisir dans la vie que la dégustation du whisky, les emmène un jour visiter une distillerie. Magie du lieu, de l'imprévu, de l'éveil des sens. Robbie est envoûté et se découvre un don. Il a un nez. Mais ce milieu est fermé. Comment lui, petit voyou sans diplôme ni contacts, peut-il espérer y trouver un job ? Le voilà coincé entre une vocation sans débouchés, des gars qui veulent sa peau et un bébé qu'il veut à tout prix sortir de la violence qui le suit et qui l'anime (il y a une fureur en lui, dont il a conscience et qu'il n'arrive pas à maîtriser : le portrait de ce personnage est d'une grande finesse, très loin, ici aussi, de tout manichéisme). Une solution s'offre à lui : passer de la petite délinquance au casse du siècle. Avec ses trois amis bras cassés, ce n'est pas gagné.



Photographie de Tiery B.

Le film passe alors la vitesse supérieure : le suspense et l'action accélèrent le rythme déjà enlevé des dialogues et du jeu des comédiens. Aux côtés du quator, on rit, on frémit, on soupire. Avec eux, on plonge dans un univers fascinant, sensuel et démesuré, celui des amateurs de whisky. Cette fois, ils tenteront de ne pas rater leur chance, quitte à retomber dans l'illégalité, la seule condamnation qu'ils refusent étant celle qui les abandonne à leur sort.

Ken Loach, distillateur de nos âmes, a réalisé un grand cru, tendre et puissant comme un vieux Lagavulin.

*La Part des anges*, film de Ken Loach, 1 h 41, avec Paul Brannigan, John Henshaw, Gary Maitland, en salles.

II  
Les éditions Carlotta diffusent en salles *l'Assassin*, d'Elio Petri, sorti en 1961. Marcello Mastroianni incarne Alfredo Martelli, un riche antiquaire libertin soupçonné d'avoir tué son ex-maîtresse. Emmené au poste, où se déroule l'action du film, ponctué de flash-back, il subit l'arbitraire policier, nourri de nostalgie fasciste, Martelli n'est pas non plus le héros rêvé. À la culpabilité criminelle dont le soupçonne la police va s'ajouter la sienne propre, qui remonte en surface comme un supplément d'âme. Ces quelques heures d'interrogatoire vont lui permettre de voir dérouler sa jeune vie (il a trente-cinq ans) et de prendre conscience d'avoir méprisé et maltraité ses proches : il a trahi son meilleur ami, traité sa mère, seule et pauvre, comme une inconnue, s'est moqué des vagabonds croisés sur son chemin, a manipulé les femmes de sa vie... Superbe ment joué et filmé (lumière remarquable, mouvement permanent malgré l'absence d'action, fondus enchaînés audacieux), ce portrait magistral de salaud magnifique est un petit chef-d'œuvre d'auscultation de nos combats intimes entre cynisme et culpabilité.

Luc Chatel

*l'Assassin*, film d'Elio Petri, 1 h 40, avec Marcello Mastroianni et Micheline Presle, en salles.

# Insider

Un tiercé à l'aveugle, un vieux monsieur pas très fréquentable, un Damon Albarn: les indiscretions de la culture à la loupe.

## LE COIN DU PRONOSTIC

### Notre tiercé cannois



#### «Mud» de Jeff Nichols

Poursuivi par un chasseur de primes, un fugitif essaie de rejoindre son amour de jeunesse. Après le coup de tonnerre «Take Shelter», Jeff Nichols continue sa plongée aux racines de l'Americana (entre le film de traque, le film de bayou et «la Nuit du chasseur») marchant de plus en plus sûrement sur les traces de Terrence Malick. Ça palme ?



#### «Killing them Softly» de A. Dominik

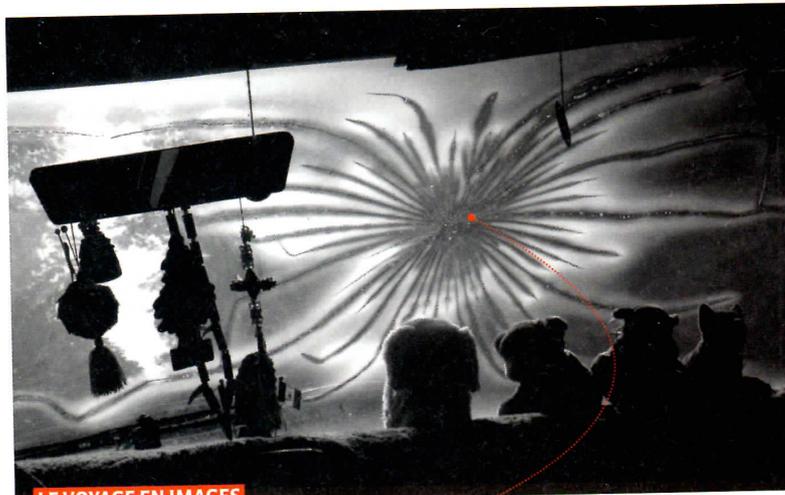
Le génial auteur de «Jesse James» adapte le chef-d'œuvre de George V. Higgins, «Cogan's Trade». Un concentré de dialogues entre truands rase-bitume, soit le terrain de jeu idéal pour cet Australien qui a magnifié le western en filmant des blablas autour du feu. La présence de Gandolfini renforce le parfum post-«Soprano» de ce qui devrait être moins un nouveau «Drive» qu'un sommet théorique sur la corruption et le mal.



#### «The Taste of Money» de Im Sang-soo

Im Sang-soo revient avec un thriller érotique qui chronique l'ascension d'un jeune ambitieux au sein d'une riche famille coréenne. Comme pour «The Housemaid», le trailer impose ses visions kubrickiennes, sa froide chorégraphie cul et sa noirceur grinçante. Thierry Frémaux a teasé le film en expliquant qu'il était «le mieux mis en scène de la compèt». On n'a aucune peine à le croire.

Gaël Golhen



LE VOYAGE EN IMAGES

## Tiery B., de A à Z

Après avoir publié un roman, *le Frère préféré*, Tiery B. s'initie à la photographie grâce à ses voyages. Désireux de capturer les instants tels qu'il les vit, cet artiste privilégie l'émotif à la réalité matérielle dans ses clichés. Ses photographies sont comme un carnet de route rédigé au jour le jour, avec ses ratures, sa beauté spontanée et son rythme naturel. En effet, pour Tiery B., les images évoquent des mots, tout comme les mots suggèrent des images, si bien qu'entre les deux, il n'a jamais choisi. Son travail de photographe n'est autre que le prolongement de son travail de romancier. Comme Jack Kerouac entraîne le lecteur dans son périple au fil des pages de ses *Clochards*

*Célestes*, Tiery B. entend transporter son public au cœur des atmosphères qu'il parvient à recréer par l'image.

A l'occasion de la sortie de son nouvel ouvrage, *Tiery B. Narmada*, l'artiste présentera une sélection de ses photographies à la Maison de la Mutualité à Paris. Cette exposition, nommée *Narmada*, du nom d'un fleuve indien, entend bien faire du visiteur un acteur sensoriel de l'œuvre, errant aux côtés de celui a qui est derrière l'objectif. Alors offrez-vous le voyage car, comme l'a écrit Paul Morand dans son *Eloge du repos*, il est censé vous rappeler votre bonheur.

→ Du 29 mai au 3 juin. 24 rue Saint-Victor, 75005 Paris.

Louis Vial



## Quel est le meilleur Damon Albarn ?

En 2012, le leader de Blur sort quatre projets. Bilan d'activité.



### Pas le faiseur d'opéra...

Quand Damon se la joue solo, il ne fait pas les choses à moitié et pond un opéra inspiré par la vie de John Dee, mathématicien qui aimait les anges et conseiller d'Elisabeth I. «Dr. Dee» devient vite embarrassant lorsque des archives sonores ponctuent flûte et autres chœurs célestes. Quelques ballades dépouillées ne sauvent en rien l'affaire. N'est pas Philip Glass qui veut.



### ... ni l'initiateur de Rocket Juice And The Moon...

Initié dès 2008 par Damon Albarn, Rocket Juice And The Moon réunit à ses côtés

Flea, bassiste des Red Hot Chili Peppers, et Tony Allen. Le stakhanoviste Albarn semble essoufflé sur cet exercice où viennent se perdre avec lui dans un pot pourri à la sauce africaine Erykah Badu ou M.anifest. Comme dirait l'autre: le casting ne fait pas le scénario.

# UN LIVRE, UNE EXPO

par Scander Bouajila

## LES IMAGES INTERDITES DE TIERY B.

PHOTOGRAPHE ET ÉCRIVAIN, TIERY B. NOUS DÉVOILE SON INTIMITÉ DANS SON LIVRE, « NARMADA », DONT LES PHOTOS SERONT EXPOSÉES À LA MUTUALITÉ, À PARIS. UN UNIVERS EN N&B AUSSI TORTURÉ QUE SUGGESTIF.

« Wolfgang Tillmans m'a dépuclé, il m'a appris à m'emparer de sujets qui peuvent paraître triviaux. » Tiery B. explique qu'il s'est forgé son univers érotique et masculin grâce à son expérience d'écrivain, mais aussi sous l'influence d'autres photographes. Après avoir brutalement cessé d'écrire, il a ressenti le besoin de continuer à s'exprimer. Ce sera à travers l'image. Dans « Narmada », le texte se mêle à ses photographies en n&b. « J'ai besoin de renforcer mes images par des textes. Ils ne figurent pas en illustration des images. Je recherche simplement des jeux poétiques les mettant en corrélation. » Pourquoi Narmada? « C'est le nom d'un fleuve indien, et l'un des endroits les plus paisibles que je connaisse. J'ai trouvé intéressante la contradiction entre le lieu et la sonorité guerrière du nom. » Ce livre ressemble à un journal très intime: on y découvre les instants de vie les plus secrets du photographe qui, par ce procédé, touche directement le lecteur. « Plus une expérience est personnelle, plus elle est susceptible de toucher l'autre », confie le photographe. « En réalité, ma démarche est faussement intime. L'érotisme abordé concerne de fait tous ceux qui voient mes images. Mon expérience personnelle est familière à chacun. » Érotique ou pornographique? Pour l'artiste, « une image peut être frontale,



1. Sans titre - 00391, 2011. 2. Sans titre - 50245, New York, 2011. 3. Sans titre - 2142, 2007. 4. Jérôme, 2007. 5. Sans titre - 238, 2008.

même choquante et rester belle. Si une image provoque un désir physique, sans aucune émotion ni questionnement derrière, il s'agit de pornographie pure, avec laquelle je n'identifie pas mon travail. » Le sexe est en effet le fil conducteur de ce livre. Les clichés dépeignent un univers empreint d'homosexualité, où la figure de l'homme viril est omniprésente. Dans un univers reprenant les codes du monde fétichiste, l'objectif de l'appareil photo semble prendre part à ce rituel sexuel. Par les sujets qu'il aborde,

ce livre-objet n'est pas forcément de ceux que l'on laisse traîner sur la table basse du salon. Conscient de cela, l'auteur s'en réjouit: « J'ai plaisir à imaginer que ce livre sera caché dans un coin de bibliothèque, ça veut dire qu'il fait son effet. » Comme un plaisir interdit?

« Narmada ». Du 30 mai au 3 juin. Maison de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris 5°. [www.maisondelamutualite.com](http://www.maisondelamutualite.com) « Narmada », par Tiery B., éd. Gourcuff Gradenigo, 45 €.





**>> DU 29 MAI AU 3 JUIN 2012**

**TIERY B ET LE FLEUVE NARMADA** Narmada est le nom d'un fleuve coulant au centre du continent indien, il fait partie des sept rivières sacrées de l'Inde. Ce fleuve a beaucoup influencé Tiery B. Il y a trouvé son inspiration. Cet artiste atypique à la fois photographe, plasticien et écrivain propose un travail très personnel et une approche spécifique et esthétique de la photo. Ses images sont porteuses de mots et ses mots sont porteurs d'images. Cette exposition éphémère (six jours seulement) est à appréhender comme une urgence. Elle vous permettra aussi de découvrir le nouveau visage de la maison de la Mutualité entièrement rénovée sous la houlette de l'architecte Jean-Michel Wilmotte, un lieu étonnant qui comprend une salle de spectacle de 1800 places !

**À découvrir à la maison de la Mutualité - 24, rue Saint-Victor - Paris 5e - Pour plus d'informations : [www.maisondelamutualite.com](http://www.maisondelamutualite.com) Photo 4**

**>> JUSQU'AU 17 JUIN 2012**

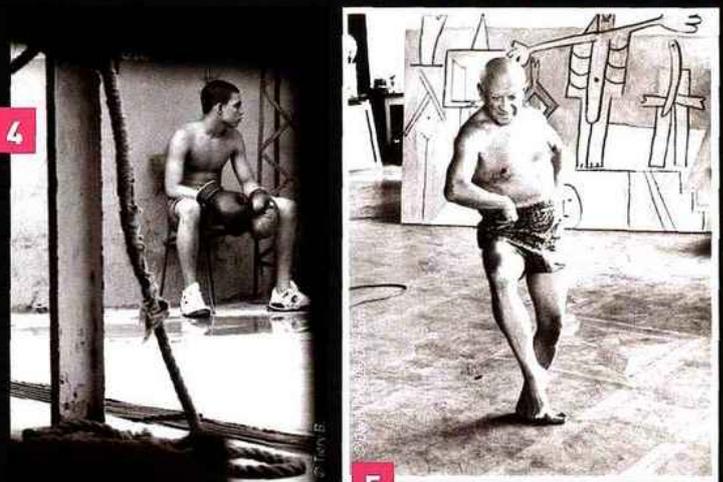
**PAOLO PELLEGRIN - DIES IRAE** Ce photographe italien a commencé la photo dans les années 80 et couvre l'actualité internationale pour les plus grands journaux du monde. Après avoir été membre de l'agence VU, puis de Magnum Photos, il a intégré la rédaction de Newsweek. Il a été récompensé deux fois par le World Press Photo (2000 et 2005), et gagné de nombreux autres prix. Cette exposition est la première grande rétrospective consacrée à son travail, d'abord présentée à la fondation Forma de Milan avant d'être installée à Paris. Elle rassemble quelque 200 tirages concernant le Cambodge (1998), le Kosovo (1999-2001), l'Irak (2003), le Darfour (2004), la Palestine/Cisjordanie (2002-2004), l'ouragan Katrina (2005), le Tsunami (2005), Gaza (2005), Haïti (1995-2010), l'Afghanistan et le Liban (2006), l'Iran (2009). Une plongée extraordinaire dans l'actualité de notre époque !

**À découvrir à la Maison Européenne de la Photographie - 5/7, rue de Fourcy - Paris 4e - Pour plus d'informations : [www.mep-fr.org](http://www.mep-fr.org) Photo 9**

**>> DU 22 MAI AU 23 SEPTEMBRE 2012**

**EVA BESNYÖ - L'IMAGE SENSIBLE** Parmi les photographes d'origine hongroise, nous connaissons Robert Capa et André Kertész, mais beaucoup moins Eva Besnyö (1910-2003). Née à Budapest, elle se forme dans les studios de Jozsef Pécsi, l'un des pères de la photographie hongroise. Elle quitte son pays en 1930 pour Berlin, où elle se perfectionne auprès du photographe de presse Peter Weller. A l'automne 1932, elle fuit l'antisémitisme de l'Allemagne fasciste et part pour la Hollande où elle finira ses jours. Ses photos sont pleines de sensibilité et d'humanité, elles sont aussi empreintes de modernité et de féminité. C'est la première fois qu'une rétrospective de son œuvre est organisée en France, elle regroupe 120 tirages d'époque, tous plus magnifiques les uns que les autres. Cette exposition est celle d'une grande dame de la photographie, elle est à voir de toute urgence.

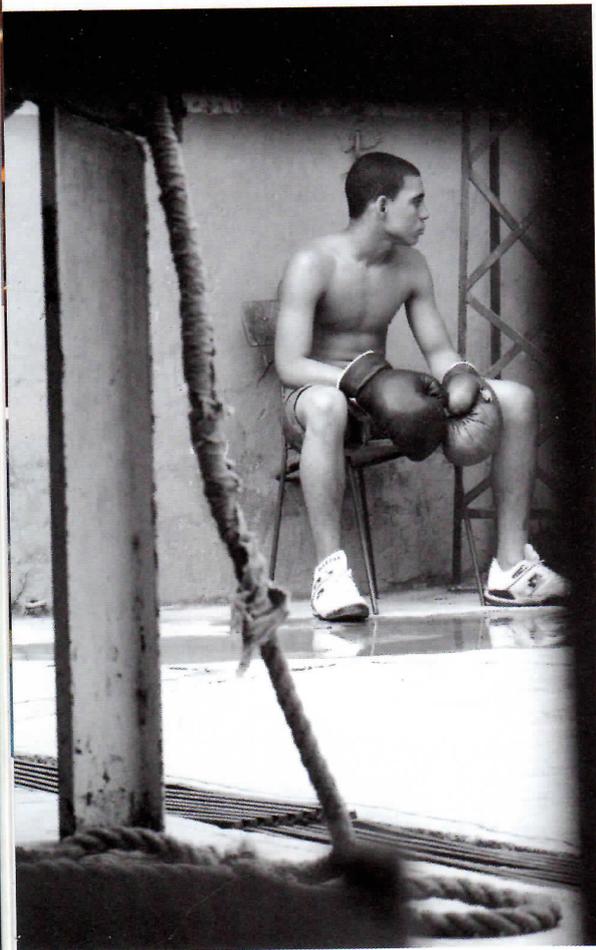
**À découvrir au Jeu de Paume - 1, place de la Concorde - Paris 8e - Pour plus d'informations : <http://www.jeudepaume.org> Photo 7**



## Intimité

Les photographies de Tiery B. touchent à l'intime. Comme des moments de vie volés. À l'image de ce boxeur pensif qui paraît bien fragile avant la castagne. Un portrait empreint d'érotisme à découvrir jusqu'au 3 juin à la Mutualité, à Paris, et dans le nouveau livre du photographe qui réunit son travail en noir et blanc autour du fleuve indien Narmada. **SZ**

*Narmada*, du 30 mai au 3 juin, à la Maison de la Mutualité, à Paris (5<sup>e</sup>). Livre de photos, à paraître mi-mai, Tiery B. *Narmada*, Éditions Gourcuff Gradenigo, 35€.



## SUPER NOUVOU

Evie garde un souvenir plein de tendresse du petit Barack Obama, 8 ans, dont elle a été la nounou de 1967 à 1971, en Indonésie. «Il m'acceptait telle que je suis...» Cette femme transgenre rêverait de «le revoir, juste une fois». **PP**



## GYM-QUEENS

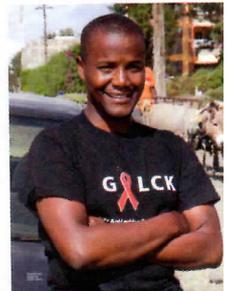
Plus bodybuildés que jamais, Chris Hemsworth (à gauche) et Chris Evans (à droite) font tout péter avec Robert Downey Jr. et Scarlett Johansson dans un film de super héros XXL dopés à la testostérone. **SZ**  
*Avengers*, de Joss Whedon. Sortie le 25 avril.

## À l'Anvers

Une chose est sûre, l'été sera tout sauf ennuyeux chez **ESSENTIEL**. Couleurs explosives, impressions trépidantes, la collection est une ode aux contrastes, costumes et trenchs bleus, pantalons aux couleurs survitaminées, cravates et nœuds papillon flashy... Notre coup de cœur: la veste taillée dans un tissu de chemise ultra-léger imprimé Paisley. **NV**  
[www.essentiel.be](http://www.essentiel.be)



TÊTU M



## OUT IN KENYA

Militant contre la pauvreté, ouvertement gay... et candidat à un siège de sénateur dans un pays, le Kenya, où l'homosexualité est illégale. Tout cela n'est pas un paradoxe pour **DAVID KURIA MBOTE**, qui confie: «Ma vie est une série de défis, mais celui-ci est le plus grand.» **PP**

PAGES COORDONNÉES PAR **SYLVAIN ZIMMERMANN** AVEC **ROLAND BEAUFRE**, **LUC BIECO**, **ALEXIS CHENU-HIERLE**, **STÉPHANE MORAN**, **PAUL PARANT** ET **NICOLAS VALOTEAU**.



**N «Narmada»**

A l'occasion de la sortie de son ouvrage intitulé «Tiery B Narmada », le photographe et romancier Tiery B présente une sélection de ses images Du 30 mai au 3 juin **Maison de la Mutualité**.

**«Nicolas Poussin et Moïse.**

**Histoires tissées»**

Une dizaine de tapisseries monumentales mais aussi tableaux, cartons peints récemment découverts et restaurés par le Mobilier national ainsi qu'esquisses et dessins autour du thème de l'Histoire de Moïse sont présentes Jusqu'au 16 décembre 2012 **Manufacture des Gobelins (Galerie)**.

## Galleries

### Nouveautés

**Arcturus** - 65 rue de Seine (6°) Miguel MACAYA (Techniques mixtes) **Du 31 mai au 30 juin**

**Art Galleries Europe** - 54 av de la Motte-Picquet (15°) 'Que voyez vous ?' Alexander GAVELNIKOV (Peinture) **Du 31 mai au 12 juin**

**Azzedine Alaïa** - 18 rue de la Verrerie (4°) 'World Press Photo 2012 exposition des photographes de photojournalisme primées en 2012' **Du 1<sup>er</sup> au 21 juin**

**Bailly** - 38 rue de Seine (6°) "Improvisations & Compositions" exposition collective (Techniques mixtes) **Du 1<sup>er</sup> juin au 28 juil.**

**Bansard** - 26 av de la Bourdonnais (7°) "Sous notre ciel" Isabelle PASTRE (Peinture). **Du 3 au 10 juin**

**Christian Berst** - 3 pass des Gravilliers (3°) "Life as a panoramuc" Albert MOSER (Photographie) **Du 1<sup>er</sup> juin au 20 juil.**

**Cloître des Billettes** - 24 rue des Archives (4°) Bruno MACE (Peinture) et Yann BACO (Sculpture) **Du 30 mai au 5 juin**

**Église St-Merry** - 76 rue de la Verrerie (4°) "9 Mantoux mystiques" Marie-Pierre GUILLON et Esther MARTY-KOUYATE (Techniques mixtes) **Du 3 au 26 juin**

**EGP** - 20 rue Germaine Pilon (18°). "Talk Art" exposition collective (Techniques mixtes) **Du 2 juin au 28 juil.**

**Espace Lhomond** - 21 rue Lhomond (5°) "Peintures vectorielles" SCOWCZA (Peinture) **Du 1<sup>er</sup> au 3 juin**

**Espace Vertbois** - 14 rue Vertbois (3°) "Garde a vous" Johann SOUSSI (Photographie) **Du 1<sup>er</sup> au 3 juin**

**L'Angle** - 45 rue des Tournelles (3°). "Cartes Postales et Petits Carnets" Christine ROBION. **Du 5 au 23 juin**

**Galerie d'Art Visionnaire de Paris** - 57 rue des Vinaigriers (10°). "Le pouvoir des mythes" L. CARUANA (Dessin). **Du 3 au 28 juin**

**Galerie Particulière** - 16 rue du Perche (3°). "Bordeaux" Mona KUHN (Photographie). **Du 31 mai au 11 août**

**Hôtel de Sauroy** - 58 rue Charlot (3°). "Passage n°7" Sylvia SCHILDGE (Photographie). **Du 1<sup>er</sup> au 16 juin**

**Intuiti** - 16 rue des Coutures St Gervais (3°). "Chaise mentale" Philippe SOUSSAN (Photographie). **Du 1<sup>er</sup> juin au 28 juil.**

**Jas Gallery** - 17 rue des Saints-Pères (6°). "Time Lapse" Carlos GASPARINHO (Photographie). **Du 31 mai au 30 juil.**

**La Ralentie** - 22-24 rue de la Fontaine au Roi (11°).

"Limbes" Sabrina BIANCUZZI (Techniques mixtes). **Du 30 mai au 20 juil.**

**Lelia Mordoch** - 50 rue Mazarine (6°). MISS. TIC (Techniques mixtes). **Du 1<sup>er</sup> juin au 13 juil.**

**Le Pictorium** - 12 rue du Moulin Joly (11°). "L'Œil musical" photographies de Philippe GRAS. **Du 31 mai au 12 sept.**

**LWS** - 6 rue Bonaparte (6°). "Fil sensible" François GENOT, Muriel MOREAU et Line ORCIERE (Techniques mixtes). **Du 31 mai au 30 juin**

**Maison de la Mutualité** - 24 rue St-Victor (5°). "Narmada" TIERY B. (Photographie). **Du 30 mai au 3 juin**

**Médiart** - 109 rue Quincampoix (3°). Laurence INNOCENTI (Peinture) et Brigitte LONG (Sculpture céramique). **Du 31 mai au 16 juin**

**Nathalie Obadia** - 3 rue du Cloître St-Merri (4°). Guillaume BRESSON (Peinture) / Thomas LEROOY (Sculpture, dessin). **Du 31 mai au 21 juil.**

**Oblique** - 17 rue St-Paul (4°). Louis JOOS (Dessin). **Du 31 mai au 16 juin**

**L'Œil et la Main** - 41 rue de Verneuil (7°). "Heaumes" exposition de masques africains. **Du 31 mai au 31 oct.**

**Pont Neuf** - 23 pl. Dauphine (1°). "Tout ce qui peut miner la saloperie de la logique" Jean-Jacques ÉCORCE (Peinture, sculpture). **Du 4 au 24 juin**

**Rauchfeld** - 22 rue de Seine (6°). "Détournements" Joao MACHADO (Techniques mixtes). **Du 31 mai au 28 juil.**

**La Rotonde** - 28 rue Eugène-Carrière (18°). Pascal ANDRAULT (Peinture). **Du 2 au 30 juin**

**Rue de l'Exposition** - 1 rue de l'Exposition (7°). "Carnet de charbon" Gabriela LUPU (Photographie). **Du 1<sup>er</sup> juin au 31 août**

**Stéphane Olivier** - 3 rue Université (7°). "Saint-Grégoire Rive Gauche" Nicolas SAINT GRÉGOIRE (Sculpture). **Du 1<sup>er</sup> au 30 juin**

**Thaddaeus Ropac** - 7 rue Debelleyme (3°). Ilya & Emilia KABAKOV, Donald BAECHELER (Techniques mixtes). **Du 31 mai au 30 juin**

**Véra Amsellem** - 48 rue du Roi de Sicile (4°). "Eros est un paysage" Alain HUSSON-DUMOUTIER (Peinture, sculpture, dessin). **Du 1<sup>er</sup> au 30 juin**

**Vu'** - 58 rue St-Lazare Hôtel Paul Delaroché. (9°). "Stiller Besuch" Ester VONPLON (Photographie). **Du 31 mai au 25 août**

**W** - 44 rue Lepic (18°). Pierre-François GRIMALDI (Techniques mixtes). **Du 2 au 15 juin**

**Yuuko Suzuki - Clair d'encre** - 23 rue St Paul (4°). "L'ombre est la lumière" Yuuko SUZUKI (Peinture). **Du 2 au 30 juin**



## Narmada

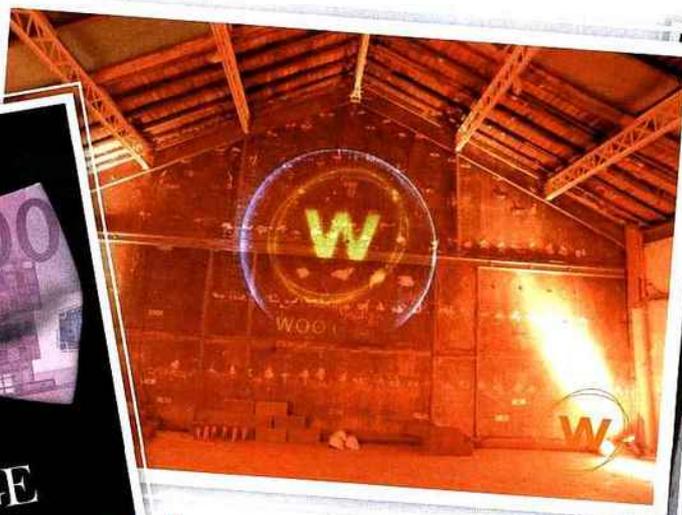
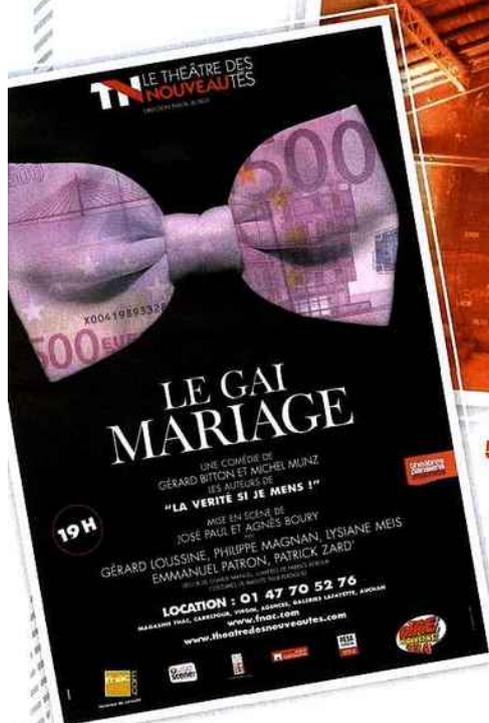
Par : Benoit Migneault [23-05-2012]

Romancier et photographe, Tiery B. (Thierry Bourquin) est né en 1973 en France, et nous présente ici un surprenant livre d'artiste qui tient à la fois de l'album de photos et du journal personnel. La plupart du temps, les recueils de photographies se limitent à n'être que cela à l'exception d'une préface ou d'une biographie de l'artiste, mais, dans ce cas précis, Tiery B. a choisi de raconter une histoire esthétique articulée autour de sa vision du monde et de la réalité qui l'habite. En ce sens, les textes forment un enchâssement autour d'images magnifiques tout en offrant un contexte qui les enrichit tout en laissant planer une part de mystère! 6 Benoit MiGneault

Narmada / Tiery B. France : Éditions Gourcuff Gradenigo, 2012. 230p.



ACTUS PARIS



4

1/ L'expo à ne pas louper !

A l'occasion de la sortie du livre « Tiery B. n°1 » (Éd. du Regard), l'emblématique Maison de la Mutualité dévoile, à partir du 29 mai, une exposition atypique consacrée au photographe contemporain Tiery B. Jouant avec le plaisir et la sensualité, ses photographies flirtent avec le désir et l'érotisme du monde, sans jamais virer à la pornographie.  
Maison de la Mutualité, 5e, du 29 mai au 3 juin 2012.

2/ Comédie musicale « So Friendly »

A partir du 17 mars, La revanche d'une blonde, le musical, arrive sur les planches françaises. Après avoir fait un carton plein à Broadway, avec 12 nominations, cette comédie burlesque s'installe au Palace pour plusieurs mois, avant une tournée nationale. Chant, humour et glamour seront au rendez-vous. Espérons que le public français lui réserve un bon accueil. A voir !  
Le Palace : 8, rue du Faubourg-Montmartre, 9e.  
Prix : de 32 à 45 €. Rés. : [www.theatrelepalace.fr](http://www.theatrelepalace.fr)

3/ De vraies filles à « pédé » !

Elles sont célibataires, parisiennes et complètement folles ! Bienvenues dans le monde décalé de « Légères et sans filtre »... Quand deux copines partagent leur intimité, le résultat est sans appel : crises de rire garanties pour ce spectacle construit autour de plusieurs scénettes. Les deux comédiennes n'hésitent pas à jouer avec la dérision sur des moments de vie du quotidien. Attention, vous n'en sortirez pas indemne !  
Théâtre du Temple : [www.theatreletemple.com](http://www.theatreletemple.com)

5/ Plus vite, plus vite !

Nous l'attendions avec impatience. Finalement, la première boîte de nuit gay du Marais, Le Woo, vient d'annoncer qu'elle reculera son ouverture pour cause de procédure judiciaire. Les riverains et le maire du 4e arrondissement de Paris ne voient pas d'un très bon il ce nouveau lieu de fête. Le propriétaire, Frédéric Hervé, espère cependant une ouverture prévue pour le début de l'été. Croisons les doigts !  
[www.whoswooparis.fr](http://www.whoswooparis.fr)



4/ Le gay mariage

Come-back pour ce vaudeville rempli de bonne humeur et de modernité ! Ils reviennent sur scène pour quelques dates uniques, avec cette pièce écrite par les auteurs de « La vérité si je mens ! ». Un mariage peu commun puisqu'un célibataire endurci décide de se marier avec son meilleur ami pour pouvoir hériter. Entre les mensonges et les scènes incongrues, ce spectacle évite les clichés homophobes !  
Toutes les dates sur : [www.billetreduc.com](http://www.billetreduc.com)



EXPO

# Le pop trouve son pape

\*\*\* TOM WESSELMANN, Galerie Pascal Lansberg, Paris VI<sup>e</sup>, jusqu'au 30 juin.

Tom Wesselmann n'a pas de chance avec les musées français : aucune rétrospective ne lui a été consacrée par nos institutions. C'est donc la Galerie Pascal Lansberg qui remédie à l'oubli en présentant un panorama de son œuvre avec des pièces mythiques comme les *Great American Nudes* et les *Bedroom Paintings*. Pourquoi cette indifférence de la France ? Le parcours de Wesselmann est pourtant savoureux, émaillé par son admiration



pour les grands maîtres français, Ingres et Matisse surtout, qu'il stylise à l'excès au point de devenir dans les années 60 l'un des mous-

quetaires du trio emblématique du pop art, aux côtés d'Andy Warhol et de Roy Lichtenstein. Aux Etats-Unis, sa bouteille de 7Up est aussi connue que la canette de Coca de Warhol, mais l'homme ne fréquente pas la jet-set et ses couleurs pourtant gourmandes n'ont pas pu rivaliser avec les portraits kaléidoscopiques et multicolores de Warhol. Reste un style qui dénote un sens svelte du dessin et qui inaugure un usage subtil du collage, rompant définitivement avec l'histoire de l'art de la Vieille Europe.

VÉRONIQUE PRAT

DANS L'AGENDA  
DU FIG MAG

**F**estival de Saint-Denis, du 31 mai au 30 juin. La force de ce festival est d'associer le grand répertoire (Monteverdi, Berlioz, Mozart) dirigé par des grands chefs (Davis, Gardiner, Langrée, Harding), d'inviter des solistes renommés (Fray, Capuçon, Piau) aux côtés de révélations (Moreau, Levionnois) et de réserver de véritables surprises : **Laurent Voulzy** à la basilique, la trompette orientale d'Ibrahim Maalouf ou la carte blanche au compositeur Thomas Adès. Sans oublier la vitalité du Métis, dédié cette année au Liban et à la Grèce. Découvertes et dépaysement garantis. OLIVIER OLGAN



PHILIPPE ABERGEL

EN SCÈNE

PAR FRANÇOIS DELÉTRAZ

# Sidi Larbi Cherkaoui danse la vie

Après avoir été jouée à guichets fermés dans la Grande Halle du parc de La Villette à Paris, la nouvelle création de Sidi Larbi Cherkaoui, *TeZuka* – comme Osama Tezuka, le créateur de mangas vénéré au Japon –, sera présentée les 9 et 10 juin au Festival de Marseille. À l'image de ce héros nippon, par ailleurs médecin et auteur d'une thèse sur les bactéries, le chorégraphe varie ses motifs d'inspiration. D'origine marocaine, résident en Belgique, il était déjà parti pour le Tibet vivre pendant un an avec les moines shaolin pour écrire son spectacle *Sutra*, créé en 2008 à Avignon. C'est d'ailleurs au cours de ce voyage qu'il a découvert la vie de Bouddha mise en manga par Osama Tezuka, un auteur dont les personnages lui étaient familiers depuis les mercredis télévisés de Dorothee, suivis passionnément par tous les enfants de sa génération. *TeZuka*, si différent de ses précédents spectacles, reste fidèle à l'obsession de Cherkaoui : la recherche d'un nouvel humanisme et l'inscription dans cette quête du corps et du geste comme langage et source d'harmonie. *Sutra* préfigurait cette philosophie. Il est dommage que, pour cette dernière grande fresque, Cherkaoui n'ait pas conservé la même volonté d'épure. En voulant mettre

en scène la vie de cet artiste japonais incomparable, Sidi Larbi Cherkaoui n'a pas su éviter l'écueil de la narration, et parfois même du bavardage. Un bémol sur la partition de cet artiste, dont la force essentielle réside dans sa capacité à parler de tout, sans jamais fonder ses chorégraphies sur des sujets si ténus – c'est un peu la tendance dans la nouvelle danse – qu'à la fin du spectacle, il n'en reste rien. Cherkaoui, lui, ne laisse jamais indifférent. Son air fluide et son allure hors du temps cachent une force de conviction sans limite, qu'il engage dans chacun de ses spectacles, posés comme autant de face-à-face avec le public. Les producteurs et les artistes qui le plébiscitent ne s'y trompent pas : alors qu'il tourne son spectacle *Play* en Hollande, sa pièce *Orbo Novo* est reprise par la compagnie américaine Cedar Lake que dirige le Français Benoit-Swan Pouffer. Cette troupe, qui a le vent en poupe, en fera d'ailleurs l'un des spectacles phares de Montpel-



lier Danse, les 6 et 7 juillet au Corum. Quelques jours plus tard, du 11 au 20 juillet, Cherkaoui créera l'événement à Avignon avec *Puz/zle*, donné à la fameuse carrière de Boulbon. Et tout cela, avant de se consacrer à la commande de Brigitte Leffèvre pour l'Opéra de Paris en mai 2013 : un *Boléro...* mais tout à sa manière...

HUGO GLENNING

L.H.

ON REFAIT  
LE MONDE

du lundi au vendredi  
Bernard Poirette  
19 h 15 - 20 h  
sur



Avec la participation  
hebdomadaire de  
Jean-Christophe Buisson



***Narmada*, exposition de **Tiery B.** à la Maison de la Mutualité, du 30 mai au 3 juin.**

C'est dans un cadre entièrement rénové par Jean-Michel Wilmotte que sont présentés les plus beaux tirages du nouvel ouvrage *Tiery B. Narmada* (Editions Gourcuff Gradenigo), publié par le photographe et romancier. Images intimistes en noir et blanc, corps saisis dans leur force ou leur vulnérabilité, approche singulière et sensible... Un voyage intérieur qui n'impressionne pas que la pellicule.

**LH**



TIERY B. / MAISON  
DE LA MUTUALITE



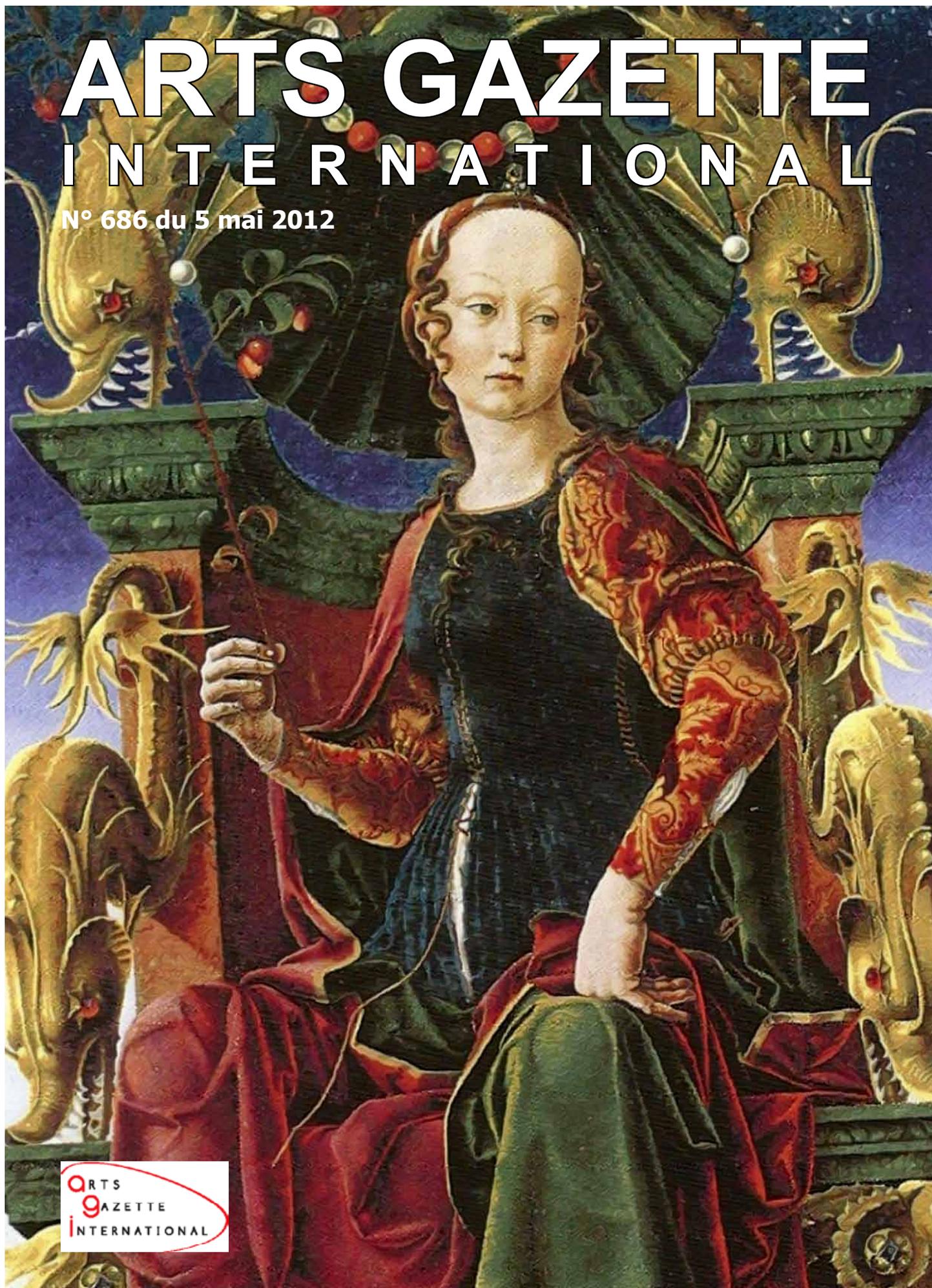
## Photo **Tiery B.**

Double actualité pour ce photographe des voyages et des rencontres : un album de deux cents clichés en noir et blanc et une belle exposition à la Maison de la Mutualité, à Paris (Ve). Jusqu'au 3 juin (9 h 30-19 heures).

**L'avis du Figaro :** ●●●○

# ARTS GAZETTE INTERNATIONAL

N° 686 du 5 mai 2012



ARTS  
GAZETTE  
INTERNATIONAL

# Narmada

---

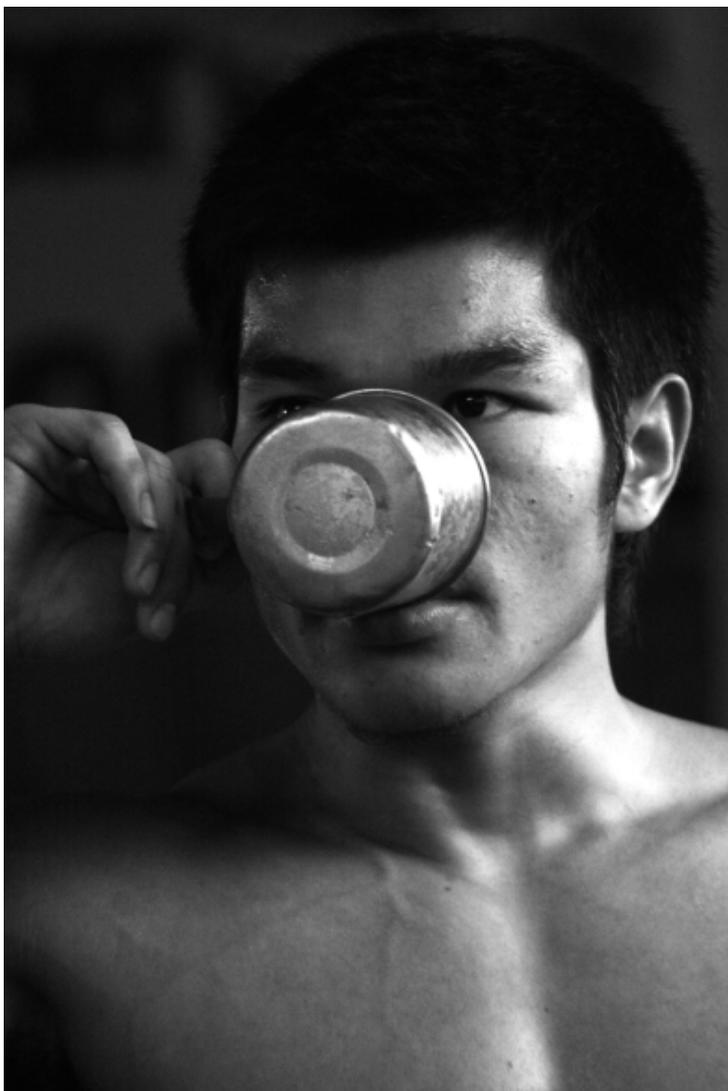
Si les regards captent les nuances que l'Artiste a introduites, c'est la sensibilité du spectateur qui donne sons sens à l'œuvre.



Parole de créateur qui soulève le voile de la volonté première d'expression. Mais l'œuvre par elle-même nous découvre les tendances et les impressions cachées qui influencent l'Artiste.

C'est par des détails que s'exprime cette parole cachée et dissimulée dans des symboles, des mises en valeur de gris, ou l'irruption des noirs et des blancs.

Derrière le photographe se dissimule l'accomplissement des tirages dans lesquels s'expriment, au travers des différentes techniques, bien d'autres sentiments qui peuvent conforter ou défaire la pulsion artistique de celui qui croit tenir l'action créatrice et extrait ainsi de ses propres sentiments toutes les teneurs d'une première action.



Date : 15/06/12

## <<Narmada>> de Tiery B

Visuel indisponible

A travers ses livres, **Tiery B** ., à la fois photographe et romancier, raconte son histoire. Il a d'ailleurs publié deux romans (Le frère préféré, 2008 et Le Journal de Tristan, 1997) et un livre de photos ( **Tiery B** ., 2008) qui regroupe ses photographies dans lesquelles il partage avec le lecteur ses voyages ainsi que ses rencontres.

Narmada n'est pas un simple livre de photographies, c'est avant tout un journal intime, celui de **Tiery B** . Les photos et les textes racontent une partie de la vie du photographe, une histoire parfois très personnelle. L'érotisme et le désir sont omniprésents car certains clichés représentent des hommes dans leur intimité. Ces images contrastent d'ailleurs avec les deux ou trois photos d'objets religieux, tels que la Vierge Marie ou les statues bouddhistes. **Tiery B** . veut sans doute faire passer un message au lecteur : accepter les préférences sexuelles de chacun malgré ce qu'en disent les religieux.

Le livre contient également des photos de paysages (la Tour Eiffel, Montmartre), de pièces habitables (souvent la chambre à coucher) ou d'hommes, nus ou non, se photographiant devant leur miroir. Elles sont toutes sombres et parfois floues

Visuel indisponible

© **Tiery B** .

La description des images donne l'impression de lire un poème : « Un enfant déshérité s'enivrait au soleil. Il rêvait aux caresses, qui sous la tutelle invisible d'un plus grand, on fait pâlir son innocence », et de nombreux mots sont mis en évidence (« peur », « colère ») et expriment le ressenti du photographe : « Ils devaient me laisser être impudent et les décevoir une dernière fois : j'avais peur »

## Évaluation du site

Ce site diffuse l'actualité générale de la photographie, sous forme de brèves, d'articles, d'interviews et d'annonces.

Cible  
Spécialisée

Dynamisme\* : 16

\* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Visuel indisponible

© **Tiery B .**

Narmada se différencie de beaucoup d'autres livres de photos car il permet de s'immiscer dans l'intimité de **Tiery B .** Ce dernier traite de différents sujets tabous tels que la mort, notamment le suicide, l'homosexualité et la pornographie. Cet ouvrage pourrait uniquement plaire à un public restreint, de personnes ouvertes d'esprit, en quête d'une vision du monde trop souvent cachée et dont on parle peu.

Visuel indisponible

© **Tiery B .**

Livre broché sous étui  
200 photographies en N&B  
230 pages, format 27,5 x 20 cm  
Sortie le 15 mai 2012, 45 €  
Edition Gourcuff Gradenigo

Vanessa Voisin

